HAL
open science

# La figure de l'Ibérie d'après le papyrus d'Artémidore

Pierre Moret

## To cite this version:

Pierre Moret. La figure de l'Ibérie d'après le papyrus d'Artémidore. Intorno al Papiro di Artemidoro II. Geografia e Cartografia. Atti del Convegno internazionale del 27 novembre 2009 presso la Società Geografica Italiana. Villa Celimontana, Roma, Nov 2009, Roma, Società Geografica Italiana, Italie. p. 33-84. hal-00517526

**HAL Id: hal-00517526**

**https://hal.science/hal-00517526v1**

Submitted on 16 Sep 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La figure de l'Ibérie d'après le papyrus d'Artémidore : entre tradition hellénistique et mise en place d'un schéma romain

Pierre MORET

Université de Toulouse, CNRS – UMR 5608 TRACES

Depuis plusieurs années, le papyrus d'Artémidore (*P.Artemid.*)[1] a suscité un flot ininterrompu de controverses, de rumeurs, d'exégèses et de commentaires qui n'est pas près de se tarir[2]. Mais cette abondante littérature laisse encore dans l'ombre des pans entiers du document. En ce qui concerne sa partie géographique descriptive (colonnes IV et V du texte), l'attention des chercheurs ne s'est arrêtée qu'à des points de détail, dans la plupart des cas pour les utiliser à charge ou à décharge dans le vif débat qui oppose tenants et adversaires de l'authenticité du document. On s'est ainsi penché sur les divergences entre *P.Artemid*. IV 5-14 et le fr. 21 Stiehle, la mention de Castulo, la question de la Lusitanie, les toponymes Kilibè et Ipsa, la mention du fleuve Oblevion-Lèthè, les correspondances entre les mesures de distance du papyrus et celles que transmettent d'autres sources. Mais on ne s'est guère intéressé à l'économie d'ensemble de cette description, et encore moins à la morphologie des espaces péninsulaires qui s'y dessine et qui renvoie nécessairement, d'une façon ou d'une autre, à une représentation cartographique. Or, comme j'essaierai de le montrer[3], ce nouveau document jette un éclairage déterminant sur l'histoire de la cartographie tardo-hellénistique, dans la mesure où il permet de mieux comprendre l'évolution de la perception spatiale de la péninsule Ibérique entre l'époque d'Ératosthène et celle d'Agrippa.

---

[1] C. Gallazzi, B. Kramer et S. Settis (éd.), *Il papiro di Artemidoro (P.Artemid.)*, Milan, 2008.

[2] On trouvera un excellent état de la question, aussi clair que mesuré (ce qui sur un tel sujet relève du tour de force), dans D. Marcotte, « Le papyrus d'Artémidore : le livre, le texte, le débat », *Revue d'histoire des textes* (n.s.), 5, 2010, p. 333-371.

[3] La réflexion que je mène depuis quelques années sur ce sujet a grandement bénéficié des échanges de vues que j'ai eus avec Pascal Arnaud, Gonzalo Cruz Andreotti, Bärbel Kramer, Patrick Le Roux et Didier Marcotte, à qui cependant ni mes partis pris ni mes éventuelles erreurs ne sauraient être imputés.

Dans la reconstitution des éditeurs, l'objectif initial du libraire ou du commanditaire du papyrus était une édition agrémentée de cartes du livre II de la Géographie d'Artémidore. Il n'en subsisterait qu'un éloge de la géographie en guise de prologue (colonnes I à III), suivi d'une carte inachevée, suivie elle-même du début de la description de l'Ibérie (colonnes IV et V)[4]. Giambattista d'Alessio a cependant montré, en se fondant sur des arguments paléographiques et matériels – en particulier la disposition des empreintes laissées sur le verso par l'encre du recto –, que la carte devait être placée au début du papyrus, avant la description sommaire de l'Ibérie qui précède elle-même l'éloge de la géographie[5]. Cette redistribution des fragments a une conséquence importante : il n'y a plus de continuité ou de cohérence possible entre les deux blocs de texte, dès lors que l'éloge de la géographie se trouve placé après la partie descriptive. Cet éloge amphigourique ne peut plus être considéré comme le prologue du livre II d'Artémidore, et l'on peut même raisonnablement douter, vu les bizarreries de son style, qu'il soit l'œuvre du même auteur. On n'aurait donc pas affaire à la copie inachevée d'un livre de la Géographie d'Artémidore, mais à une sorte de pot-pourri géographique formé d'extraits divers, dans lequel on ne peut attribuer à Artémidore (ou à un abréviateur de celui-ci) que la description des colonnes IV et V[6]. C'est sur ces deux colonnes de texte que portera ma contribution.

Mais avant d'entrer en matière, je crois nécessaire d'aborder brièvement la question de la carte qui précède le texte consacré à l'Ibérie. En effet, il n'est pas possible de porter un jugement sur la conception géographique d'Artémidore, telle qu'elle se profile dans l'évocation sommaire des espaces hispaniques que nous livrent les colonnes IV et V, sans se prononcer au préalable sur le contenu et la signification de la carte qui semble l'accompagner.

## 1. Les singularités d'une carte muette

La carte occupe sur le recto du papyrus un espace de 99 cm (au moins) x 32,5 cm, soit l'équivalent de sept ou huit colonnes de texte. Sous maints aspects, sa conception et sa mise en œuvre sont déroutantes[7] (fig. 1). Le champ cartographique, qui n'est pas délimité par un cadre et qui occupe presque toute la hauteur du rouleau, est parcouru par de nombreux tracés plus ou moins ondulés, dont la plupart courent horizontalement ou dans une direction proche de l'horizontale ; il est d'autre part parsemé de vignettes dont les unes sont des figurations schématiques, architecturales pour la plupart, les autres des symboles abstraits (des petits rectangles). Aucune légende n'est visible.

[4] Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, *passim*.
[5] G. d'Alessio, « On the "Artemidorus" papyrus », *ZPE,* 171, 2009, p. 36-41.
[6] D'Alessio, *ibid.*, p. 30 et 42.
[7] Pour des descriptions plus détaillées, on voudra bien se reporter à Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 275-308, et à R.J.A. Talbert, « *P. Artemid.* : The map », in K. Brodersen et J. Elsner (éd.), *Images and Texts on the "Artemidorus Papyrus". Working Papers on* P. Artemid. (St. John's College Oxford, 2008), *Historia Einzelschriften* 214, Stuttgart, 2009, p. 57-64.

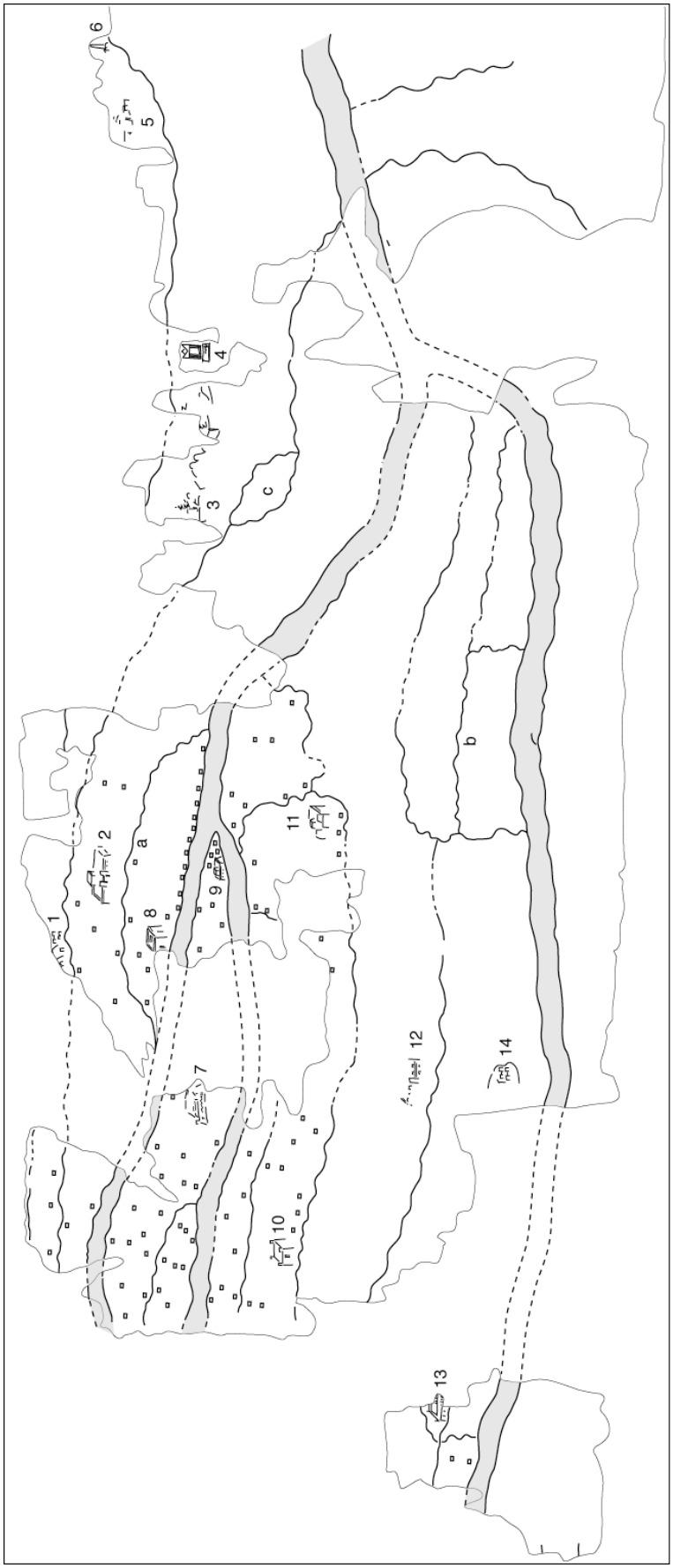



Fig. 1. La carte du papyrus d'après Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.* (adapté). Les numéros des vignettes sont ceux des éditeurs ; les lettres a-b-c signalent des tracés qu'on peut interpréter comme des canaux.

Cette dernière circonstance a fait dire à juste titre à Bärbel Kramer, dès la publication des premières informations sur le document[8], qu'il s'agissait d'une carte inachevée. Plus récemment, Richard Talbert a supposé que les vignettes elles-mêmes n'étaient pas finies et qu'il manquait probablement à la carte des dessins ou des tracés d'une autre couleur[9]. J'ajouterai qu'il faut très probablement imputer à l'inachèvement de la carte le déséquilibre existant entre le quart supérieur gauche de l'image, où sont concentrées six vignettes architecturales et plus de quatre-vingt-dix petits symboles rectangulaires, et le reste qui donne une impression de vide. Dans le quart inférieur gauche n'apparaissent que trois vignettes et deux symboles rectangulaires. Dans le quart inférieur droit, ni vignettes ni rectangles. Et dans le quart supérieur droit, où il n'y a pas non plus de petits rectangles, les vignettes urbaines sont remplacées par deux groupes de dessins alignés (fig. 1, n° 3-4 et 5-6). Un seul d'entre eux, le n° 4, est identifiable[10] ; les autres sont des griffonnages dans lesquels il semble difficile de démêler des motifs relevant d'une pratique cartographique normalement codifiée (fig. 2).

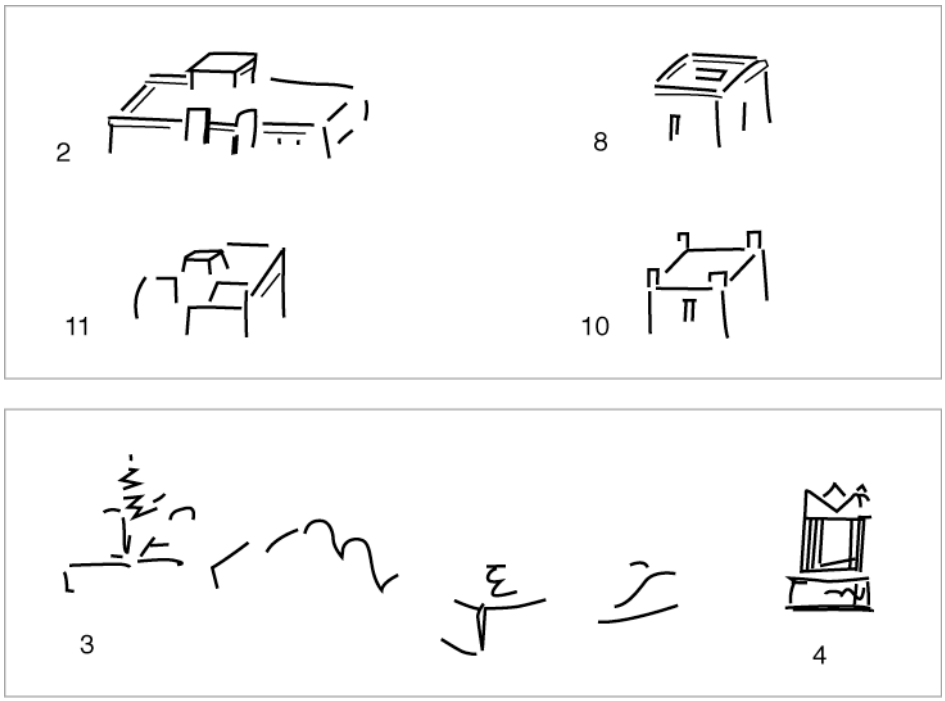



Fig. 2. Détail de plusieurs vignettes de la carte, d'après Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.* (simplifié). Les numéros sont ceux des éditeurs.

Pour expliquer ces bizarreries, je prendrai le risque de proposer – comme simple hypothèse – le scénario suivant. Le dessinateur a d'abord mis en place, sur tout son espace de travail, la trame des lignes ondulées qui, nous le verrons plus loin, représentent pour la plupart des cours d'eau. Il a ensuite commencé à remplir cette trame avec des figures schématiques représentant des agglomérations et des lieux-dits.

[8] B. Kramer, « The earliest known map of Spain (?) and the Geography of Artemidorus of Ephesus on papyrus », *Imago Mundi*, 53, 2001, p. 115-120.
[9] Talbert, *The map* (cit. n. 7), p. 59.
[10] Il s'agit vraisemblablement d'un autel à cornes (Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 286 sq).

Ces figures – vignettes et symboles – sont manifestement au complet dans le quart supérieur gauche. Le dessinateur a continué le même travail dans le quart inférieur gauche, en y plaçant trois vignettes et deux symboles, mais pour une raison inconnue il s'est arrêté là, abruptement. Avant d'abandonner complètement son ouvrage, il a dessiné ou plutôt esquissé – peut-être en guise d'exercice[11] –, en haut à droite, sur deux lignes, quelques motifs disparates qui n'ont, me semble-t-il, rien à voir avec son projet initial, ne serait-ce qu'en raison de la très grande différence d'échelle qu'implique la vignette n° 4, par rapport aux motifs figurés qui parsèment la moitié gauche de la carte.

Malgré l'absence des légendes et l'inachèvement des tracés, peut-on dépasser le constat d'« *aporia* » posé par Richard Talbert[12], et tenter d'identifier, au moins à titre d'hypothèse, l'espace géographique que le dessinateur avait prévu de représenter ? Pour avancer sur le terrain le moins mouvant possible, il convient d'aborder en premier lieu la question de l'échelle de la représentation. Il y a quelques années, quand seuls étaient connus les fragments de la partie supérieure gauche de la carte, j'avais cru possible d'interpréter comme des bras de mer les paires de tracés parallèles qui la traversent[13]. Aujourd'hui, la mise en connexion d'un plus grand nombre de fragments permet d'identifier sans aucune hésitation ces « lignes doubles » comme des cours d'eau[14]. Du même coup, à en juger par la largeur de ces fleuves ou rivières, la figure que nous avons sous les yeux ne peut correspondre qu'à une carte régionale ou locale. Sur une carte à petite échelle représentant le monde habité ou une grande région du monde, il est certes courant que les figures des villes les plus importantes soient hypertrophiées, comme le montre – pour ne citer qu'un exemple – la Table de Peutinger. Mais dans de tels cas, les changements d'échelle sont toujours ciblés et ne s'appliquent pas aux fleuves, réduits à un trait plus ou moins épais. Ce que l'on voit ici, au contraire, c'est un système de figuration cohérent qui place les cours d'eaux et les villes dans le même ordre de grandeurs proportionnelles.

La diversité, le caractère évidemment schématique et l'absence de standardisation formelle des vignettes qui parsèment la carte (fig. 1 et 2) ne contribuent pas à l'appréciation de son échelle. Ces vignettes semblent renvoyer à quatre catégories hiérarchisées[15] : 1/ des agglomérations fortifiées à plan complexe, où l'on peut distinguer une enceinte extérieure jalonnée de tours et une structure intérieure, centrée et plus haute que l'enceinte (n° 2, 9, 11, 12, 13) ; 2/ des constructions quadrangulaires massives, simples ou à quatre tourelles d'angles, avec une seule ouverture apparente sur chacun des côtés visibles (n° 8, 10) ; 3/ des motifs plus petits et beaucoup plus schématiques qui représentent peut-être, comme le suggèrent les éditeurs, un corps de bâtiment flanqué de deux tours (n° 1, 9, 14) ; 4/ des petits rectangles, au nombre de plusieurs dizaines. À partir de cette typologie sommaire, deux grilles de lecture peuvent

[11] L'idée selon laquelle le papyrus aurait servi à des exercices d'écriture et de dessin a été plusieurs fois suggérée, notamment par J. Elsner, N. Wilson et D. Obbink dans K. Brodersen et J. Elsner (éd.), *Images and Texts on the "Artemidorus Papyrus". Working Papers on* P. Artemid. (St. John's College Oxford, 2008), *Historia Einzelschriften* 214, Stuttgart, 2009.

[12] Talbert, *The map* (cit. n. 7), p. 57.

[13] P. Moret, « À propos du papyrus d'Artémidore et de la "plus ancienne carte de l'Espagne" », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33 (1), 2003, p. 353.

[14] Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 287 sq ; Talbert, *The map* (cit. n. 7), p. 61 ; D'Alessio, *On the "Artemidorus" papyrus* (cit. n. 5), p. 41.

[15] Je reprends ici la typologie établie par les éditeurs, en suivant leur numérotation (Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 282 sqq).

être envisagées. Si l'échelle est régionale, on aurait affaire, dans l'ordre décroissant, à des villes, des bourgades secondaires, des petits établissements fortifiées et des villages. Si l'échelle est microrégionale ou locale, ce pourraient être des villes ou des bourgades, des maisons à tour(s) et des manoirs ruraux du type *purgos* ou *oikia dipurgia*, et enfin des lieux-dits ou des exploitations agricoles. Quoi qu'il en soit, les échelles possibles interdisent catégoriquement toute dépendance de la carte vis-à-vis de la description des colonnes IV et V, puisque celle-ci embrasse la totalité de la péninsule Ibérique. La carte n'illustre pas la description de l'Ibérie[16].

Peut-on alors penser qu'elle est en rapport avec un texte qui la précèderait ? Si l'on suit les éditeurs, il s'agirait de la colonne III – la dernière du prologue – dont ne sont conservées que les premières lettres des treize premières lignes (sur une quarantaine possibles) : autant dire presque rien. Le peu que nous laissent entrevoir ces mots mutilés laisse à penser que l'auteur se départissait quelque peu, dans cette partie du prologue, du lyrisme tarabiscoté qui orne jusque-là une comparaison filée entre le labeur du géographe et celui du philosophe, pour évoquer de façon plus concrète les principaux éléments constitutifs d'une bonne description géographique[17], parmi lesquels les sanctuaires, les ports et les caps apparaissent mentionnés aux lignes 4, 5 et 6. Mais quel que soit le tour qu'ait pu prendre son discours dans les vingt ou trente lignes perdues, on a du mal à comprendre comment la représentation détaillée d'une région traversée par des cours d'eau – ou plutôt, comme nous allons le voir maintenant, par les bras d'un delta – aurait pu servir d'illustration à un tel exorde. La carte serait alors complètement indépendante du texte qui la précède comme de celui qui la suit, ce qui paraît difficile à admettre, à moins de supposer, comme je l'avais fait en 2003, que l'état inachevé de la carte est dû à une erreur du copiste qui aurait représenté dans l'espace réservé à l'Ibérie quelque autre partie du monde[18]... ce qui, il faut bien en convenir, est une hypothèse désespérée. Si, en revanche, nous suivons la reconstitution de G. d'Alessio, il est loisible (mais indémontrable) de supposer que la carte était précédée par un texte, aujourd'hui perdu, qu'elle illustrait ou qui l'introduisait[19].

Face à ces incertitudes, on ne peut compter que sur les particularités des tracés conservés pour tenter d'identifier le territoire représenté. Les nombreuses lignes ondulées simples qui maillent la carte, entre les grands cours d'eau, ont été interprétées comme des routes par les éditeurs[20]. Non seulement je partage sur ce point le scepticisme de R. Talbert[21], mais je crois qu'on peut raisonnablement envisager une tout autre explication. Ces lignes ne sont ni rectilignes ni en dents de scie comme les routes de la Table de Peutinger : elles ondulent de la même façon que les tracés doubles des grands cours d'eau. Elles ne traversent jamais ces derniers, comme devraient le faire des routes. Nombre d'entre elles partent des cours d'eau et certaines s'y connectent par leurs deux extrémités (fig. 1, a et b) ; l'une se divise en deux segments qui se rejoignent plus loin, dessinant quelque chose qui fait penser à une île (fig. 1, c). Au vu de ces caractéristiques, je pense qu'il ne peut s'agir que de canaux et/ou de cours d'eau

[16] D'Alessio, *On the "Artemidorus" papyrus* (cit. n. 5), p. 41, parvient à la même conclusion.
[17] Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 212.
[18] Moret, *À propos du papyrus d'Artémidore* (cit. n. 13), p. 354.
[19] D'Alessio, *On the "Artemidorus" papyrus* (cit. n. 5), p. 41.
[20] Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 289 sq.
[21] Talbert, *The map* (cit. n. 7), p. 61.

secondaires dans un réseau hydrographique complexe, parsemé de dérivations et de raccordements artificiels[22].

Ce réseau s'organise autour d'un fleuve qui se divise en deux puis trois bras, formant un delta (si l'on admet qu'il coule vers la gauche de l'image), ou qui reçoit deux affluents aussi larges que lui (s'il coule vers la droite). La deuxième hypothèse est peu probable, compte tenu de la proximité des deux confluents ; d'autre part, la multiplicité des canaux plaide aussi en faveur du delta. Si ce dernier est représenté en entier – ce qui n'est pas du tout certain –, on peut supposer que le littoral était représenté à l'extrémité gauche de la figure, qui est perdue. Mais quel delta ? On connaît plusieurs images antiques d'embouchures ramifiées. La Table de Peutinger n'en offre que trois, pour le Rhône, le Danube et le Nil[23]. Outre que le delta du Nil y apparaît beaucoup plus vaste et ramifié que les deux autres, c'est le seul qui contienne des toponymes et des vignettes urbaines à l'intérieur même de l'espace deltaïque (fig. 3). Une des mosaïques de la Place des Corporations d'Ostie représente le delta triparti d'un grand fleuve, lequel est enjambé par ce qui semble être un pont de bateaux juste en amont de sa division. Certains y ont reconnu le Nil[24], mais on penserait plus volontiers au Rhône, enjambé par le pont des Nautes d'Arles[25]. Il n'y a pas de doute, en revanche, quant à l'identification du delta représenté au VI^e^ siècle sur la célèbre mosaïque de Madaba en Palestine[26] (fig. 4). Les bras du Nil y sont figurés d'une façon qui n'est pas sans rappeler notre papyrus ; on peut aussi remarquer que dans les deux cas les intervalles entre les bras du fleuve et les canaux sont couverts d'un dense semis d'agglomérations.

Cette densité d'établissements ruraux, de villages et de villes qui se pressent le long des cours d'eau et des canaux constitue à mon sens l'argument le plus fort pour identifier le delta représenté sur le papyrus comme étant celui du Nil. Une telle concentration de population n'est imaginable ni pour le Rhône, ni pour le Danube. Le maillage serré des canaux et des bras secondaires est également une caractéristique notable du Nil. En outre, on ne peut qu'être frappé par l'allure égyptisante des vignettes architecturales[27], si on les compare aux représentations conventionnelles de villes que l'on trouve sur d'autres documents antiques. Les toits plats en terrasse font immédiatement penser à l'architecture égyptienne, de même que les murs à fruit prononcé[28]. Une des vignettes représente peut-être une fortification du type *tetrapyrgia*[29] (fig. 1 et 2, n° 10), et l'on discerne aussi un autel à cornes (fig. 1 et 2, n° 4) dont le type, d'origine orientale, a connu un grand succès en Égypte à partir du III^e^

[22] Comme Francesco Prontera l'avait suggéré *in litteris* aux éditeurs (cité par Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 289). R. Talbert se prononce lui aussi pour des cours d'eau, mais n'envisage pas l'hypothèse d'un réseau de canaux, d'où l'incompréhension qu'il manifeste à l'égard des tracés qui partent d'une rivière et y retournent (*The map*, cit. n. 7, p. 62).
[23] Rappelons que l'Hispanie manque sur ce document.
[24] O.A.W. Dilke, *Greek and Roman Maps*, Londres, 1985, légende de la figure 24.
[25] L.-A. Constans, *Arles antique*, Paris, 1921, p. 343 sq.
[26] M. Piccirillo & E. Alliata (éd.), *The Madaba map centenary, 1897-1997*, Jerusalem, 1998.
[27] Comme cela a été justement souligné par Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 285.
[28] *Ibid.* et P. Grimal, « Les maisons à tour hellénistiques et romaines », *MEFR*, 56, 1939, p. 44-46.
[29] Sur cette forme architecturale largement répandue dans les monarchies hellénistiques, voir I. Nielsen, *The Hellenistic palaces : Tradition and Renewal*, Aarhus, 1999, p. 65 sq ; I. Pimouguet-Pédarros, *Archéologie de la défense. Histoire des fortifications antiques de Carie*, Besançon, 2000, p. 117. À une échelle plus grande, la vignette n° 10 peut aussi être interprétée comme l'image d'une maison-tour à toit plat et acrotères, comme on en voit dans la mosaïque nilotique de Palestrina. Quoi qu'il en soit, le cadre reste égyptien.

siècle a.C.[30]. Quant à la vignette interprétée comme un cippe par les éditeurs (fig. 1, n° 6), on pourrait tout aussi bien en faire un obélisque ; mais la figure est peut-être incomplète et il vaut mieux se ranger au *non liquet* de Richard Talbert[31].

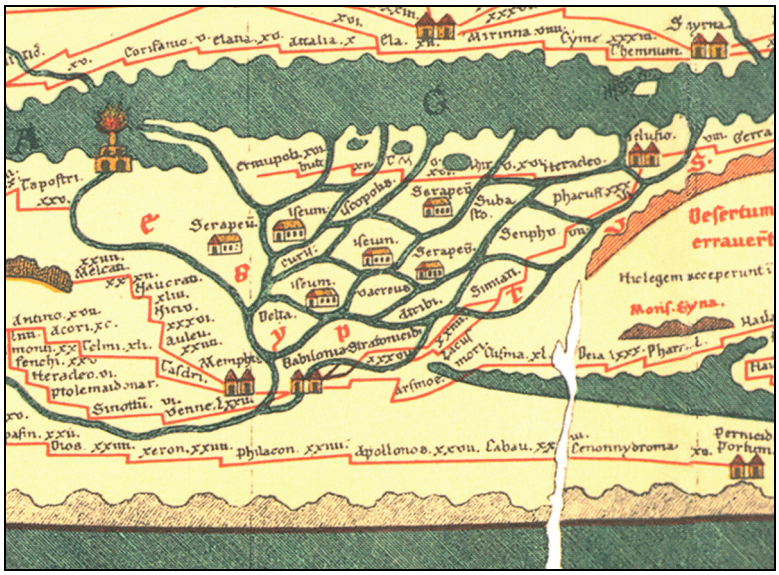



Fig. 3. Le delta du Nil dans la Table de Peutinger.

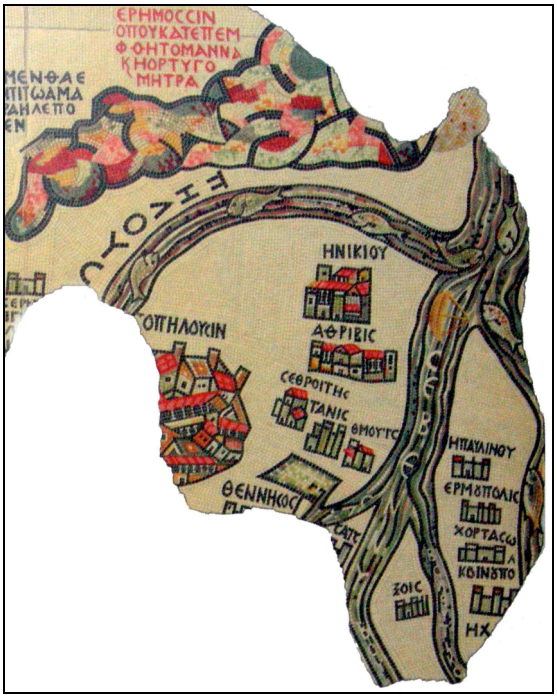



Fig. 4. Le delta du Nil dans la mosaïque de Madaba.

[30] Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 286 sq ; G. Soukiassian, « Les autels "à cornes" ou "à acrotères" en Égypte », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 83, 1983, p. 317-333.
[31] Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 286 ; Talbert, *The map* (cit. n. 7), p. 60.

Bref, tout porte à croire que c'est le delta du Nil qui est ici représenté. Il n'y a là rien qui puisse étonner : d'abord parce que c'était un lieu singulier qui fut souvent décrit et illustré dans l'Antiquité ; mais surtout parce que c'était un paysage familier, si l'on admet que la carte fut dessinée dans un atelier alexandrin, ce qui paraît vraisemblable en dépit des particularités d'écriture qui ont conduit les éditeurs à envisager la possibilité d'une rédaction hors de l'Égypte[32]. Certes, le dessin du papyrus ne correspond exactement ni à la description d'Hérodote (II 17, 3-6), ni à celle de Ptolémée (IV 5, 38-54), ni au tracé de la Table de Peutinger (fig. 3). Mais il faut tenir compte de l'adaptation de la figure aux proportions d'un champ cartographique trois fois plus long que large, ce qui a pu induire un effet d'« aplatissement » des lignes[33] ; d'autre part, il est possible que ne soit représentée sur le papyrus qu'une portion du delta. Si l'on admet, avec les éditeurs, que certains tracés de la partie supérieure de la carte (fig. 1, n° 1) figurent des montagnes ou des collines, il faudrait penser à la partie orientale du delta[34] ; mais l'interprétation de ces tracés est sujette à caution.

Pour conclure cette trop longue digression liminaire, quelle que soit l'identification à laquelle on parvienne, et même si l'on se refusait, faute de preuves suffisantes, à proposer une identification, il me paraît indiscutable que l'échelle graphique de la carte est sans commune mesure avec l'échelle mentale de la description de l'Ibérie qui occupe les colonnes IV et V. Force est donc d'admettre que le papyrus est un document composite, hétérogène, y compris dans sa partie géographique, et que la carte n'a pas de rapport direct avec le texte qui la suit.

Celui-ci forme un tout fortement charpenté, jalonné de phrases introductives, qui se compose de trois parties[35] : une rapide présentation d'ensemble qui prend en considération le nom de l'espace géographique traité (IV 1-5) et sa division en provinces par les Romains (IV 5-14) ; puis, sous les qualificatifs de *schêma* et de *perigraphê*, une description de la forme générale de l'Ibérie qui met l'accent sur ses contours (IV 14 - V 14) ; troisièmement, un itinéraire côtier, ou *paraplous*, tracé dans le sens horaire à partir des Pyrénées, qui donne en stades les mesures de longueur d'une succession de segments littoraux séparés par des points remarquables de la côte (V 14-45).

La première partie, d'apparence anodine, marque en fait un point d'inflexion majeur dans l'histoire de la géographie de l'Ibérie. À la suite d'un voyage qui le mena jusqu'aux rivages atlantiques du sud-ouest de la péninsule dans le dernier tiers du II^e^ siècle a.C.[36], Artémidore fut le premier auteur de langue grecque à enregistrer et à prendre en compte de façon cohérente les transformations choronymiques, territoriales et administratives qu'entraîna la conquête romaine.

---

[32] Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 92-94, qui jugent cependant que l'hypothèse la plus plausible est celle d'un *antigraphon* ionien copié en Egypte.

[33] Moret, *À propos du papyrus d'Artémidore* (cit. n. 13), p. 354 ; Marcotte, *Le papyrus d'Artémidore* (cit. n. 2), p. 363 sq.

[34] À titre de comparaison, on peut remarquer que dans la mosaïque de Madaba et dans la Table de Peutinger, le dessin d'un massif montagneux jouxte immédiatement, à l'est, le delta du Nil (fig. 3 et 4).

[35] *Cf.* Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 116 sq.

[36] D'après les indications contenues dans *P.Artemid.*, ce voyage doit se situer entre 137 (date de la campagne de D. Iunius Brutus contre les Callaeci) et 108 (construction de la tour de Cépion à l'embouchure du Guadalquivir), comme le proposent de façon convaincante les éditeurs du papyrus (Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 102 sq).

## 2. *Ibêria*, *Hispania* (IV 1-5)

Sous le rapport de la choronymie, on doit à Artémidore l'unification des terminologies grecque et latine, avec l'affirmation sans ambages de la synonymie des termes *Ibêria* et *Hispania*, respectivement grec et latin, qu'il applique indifféremment à la totalité de l'espace péninsulaire (V 3-5). Il est parfois soutenu qu'Ératosthène fut le premier à donner à la péninsule Ibérique dans sa totalité le nom d'*Ibêria*[37]. Mais cette assertion, fondée sur un passage allusif de Strabon (II 4, 8), est anachronique : il n'est nullement acquis qu'Ératosthène concevait l'Ibérie, à l'instar d'Artémidore ou de Strabon, comme une péninsule nettement différenciée dont trois côtés étaient bordés par la mer. On sait seulement qu'il associait l'Ibérie à l'une des trois ἄκραι de l'Europe[38]. En utilisant ce mot qu'on peut traduire par « saillant » ou « promontoire », il désignait une masse continentale qui s'avançait vers le sud et se terminait par un cap ou un détroit, ce qui n'implique pas nécessairement la notion de péninsule. D'autre part, dans la phrase de Strabon l'Ibérie n'apparaît pas comme le nom de ce promontoire, mais comme celui d'une contrée « portée »[39] par lui (ἐφ' ἧς ἡ Ἰβηρία). Le véritable nom du promontoire est livré dans un autre passage qui énumère en sens inverse, mais toujours d'après Ératosthène, le promontoire « qui porte le Péloponnèse », le promontoire « Italique », et en troisième lieu le promontoire « Ligystique », τρίτην δὲ τὴν Λιγυστικήν (II 1, 40). D'autres allusions de Strabon laissent d'ailleurs entendre qu'Ératosthène ne concevait pas ce promontoire Ligystique comme un espace géographiquement et ethniquement uniforme : des Gaulois (*Galatai*) y vivaient à l'extérieur des colonnes d'Héraclès (II 4, 4), tandis qu'une contrée qu'il désigne du nom de Tartesside s'étendait à proximité de Calpè, c'est-à-dire près du détroit (III 2, 11). L'Ibérie d'Ératosthène n'est donc que l'une des unités chorographiques – j'emploie à dessein une expression vague – qui composaient la pointe sud-ouest de l'Europe, aux abords des colonnes d'Héraclès.

Polybe, vers le milieu du II^e^ siècle, conçoit une péninsule plus nettement structurée que celle d'Ératosthène, mais sa connaissance directe des territoires occidentaux ne l'empêche pas d'hésiter entre plusieurs acceptions du nom *Ibêria*[40]. D'une part, il fixe aux Pyrénées la limite qui sépare les Ibères des Celtes[41], faisant ainsi coïncider une articulation majeure de la géographie physique de l'Occident avec une frontière ethnique. Cette division entre Ibères et Celtes marque un tournant décisif par rapport à la tradition grecque antérieure, puisque nous savons que ses prédécesseurs amenaient les Ibères jusqu'à l'Hérault ou jusqu'au Rhône, et les Celtes jusqu'à l'Extrême Occident, au-delà des Colonnes d'Héraclès[42]. Mais d'autre part, l'espace qui

---

[37] P. P. Spranger, « Die Namengebung der römischen Provinz Hispania », *MDAI(M)*, 1, 1960, p. 124 ; F. W. Walbank, *A historical commentary on Polybius* III, Oxford, 1979, p. 596.

[38] Strabon II 4, 8 : ἐκεῖνος (*scil.* ὁ Ἐρατοσθένης) μὲν γὰρ τρεῖς ἔφη, τὴν ἐπὶ τὰς στήλας καθήκουσαν, ἐφ' ἧς ἡ Ἰβηρία, καὶ τὴν ἐπὶ τὸν πορθμόν, ἐφ' ἧς ἡ Ἰταλία, καὶ τρίτην τὴν κατὰ Μαλέας (…).

[39] Je m'inspire ici de la traduction de Germaine Aujac (Paris, 1969).

[40] P. Moret, « Sobre la polisemia de los nombres *íber* e *Iberia* en Polibio », in J. Santos et E. Torregaray (éd.), *Polibio y la Península Ibérica*, Revisiones de Historia Antigua IV, Universidad del País Vasco, Vitoria-Gasteiz, 2003, p. 279-306.

[41] Polybe III 37, 9-11 et surtout III 39, 4.

[42] Voir en particulier Hérodote II 33 et Strabon III 4, 19. Pour une mise en perspective de ces textes, *cf.* A. J. Domínguez Monedero, « Los términos 'Iberia' e 'Iberos' en las fuentes grecolatinas : estudio acerca de su orígen y ámbito de aplicación », *Lucentum,* 2, 1983, p. 203-224, et D. Marcotte, « De l'Ibérie à la

s'étend au-delà des Pyrénées ne se confond pas pour lui avec l'Ibérie : dans cette partie de l'Europe, « la région qui est tournée vers notre mer, jusqu'aux colonnes d'Héraclès, porte le nom d'Ibérie ; celle qui est tournée vers la mer Extérieure, dite aussi grande mer, n'a pas de dénomination commune parce que son exploration est récente » (III 37, 10-11). Polybe limite donc expressément l'aire géographique de l'Ibérie à la façade méditerranéenne de la péninsule, celle où vivaient selon lui les nations les plus policés de l'Extrême Occident, tandis que les peuplades du versant atlantique restaient maintenues dans l'anonymat qui convenait à leur obscurité et à leur barbarie.

On est cependant surpris de constater que cette délimitation si nettement affirmée n'est pas toujours respectée par Polybe. Il lui arrive à plusieurs reprises d'utiliser le choronyme *Ibêria* dans un tout autre sens, pour désigner l'ensemble des terres situées au-delà des Pyrénées[43]. Dans ces passages, Polybe emploie donc *Ibêria* exactement comme le fera Artémidore, en tant qu'équivalent du latin *Hispania*. Ce qui fait la différence entre ces deux auteurs, c'est que Polybe ne formalise pas cette synonymie implicite[44] et, d'autre part, qu'il n'a pas su accorder tous ses emplois du nom à la définition qu'il en donne. Les contradictions entre son exposé théorique et sa pratique des noms géographiques montrent bien qu'il se situe à la charnière de deux époques : celle d'une géographie grecque qui alignait des peuples le long des côtes de la Méditerranée en se souciant moins de leur assiette territoriale que des mythes de fondation et du souvenir des expéditions héroïques qui pouvaient leur être associés, et celle d'une pratique administrative romaine qui tend à simplifier le paysage ethnique du monde barbare en adaptant la choronymie existante aux nouveaux cadres provinciaux.

Avec Artémidore, les hésitations et les contradictions qui subsistaient chez Polybe sont balayées. L'Ibérie méditerranéenne de la tradition géographique hellénistique a disparu, et Artémidore a complètement et explicitement adopté la notion romaine d'*Hispania*, sur le modèle de laquelle il redéfinit l'Ibérie des Grecs. Cette différence s'explique, naturellement, par la distance qui sépare la rédaction du livre III de Polybe et celle des *Geographoumena* : environ un quart de siècle, pendant lequel la connaissance du nord et de l'ouest de la péninsule a beaucoup progressé, tandis que le modèle territorial romain prenait l'ascendant sur les conceptions traditionnelles de la périplographie grecque.

Quant au nom latin *Hispania*, translittéré ici par Artémidore, le contexte de son apparition et de son adoption par les Romains est passablement obscur[45]. Tout juste peut-on admettre avec P. P. Spranger, d'après la formulation des fastes triomphaux du début du II^e^ siècle[46], qu'il ne désignait probablement à l'origine qu'une partie de la péninsule, limitée à l'est de l'Espagne. La Géographie d'Artémidore marque en tout cas

---

Celtique : géographie et chronographie du monde occidental avant Polybe », in G. Cruz Andreotti, P. Le Roux et P. Moret (éd.), *La invención de una geografía de la Península Ibérica,* I : *la época republicana*, Málaga-Madrid, 2006, p. 31-38.

[43] Par exemple I 10, 5 ; II 1, 5 ; III 13, 3 ; III 33, 8 ; VIII 1, 4 ; X 7, 4 ; XI 24a ; XXXV 2-4.

[44] *Hispania* (sous forme translittérée) est absent du corpus polybien.

[45] Bon état de la question dans B. & J. Kramer, « Iberia, Hispania und das neue Artemidor-Fragment », in *Festschrift Hans Arnim Gärtner*, Heidelberg, 2000, p. 309-322, spéc. p. 311 sq.

[46] L'Hispanie est placée sur le même plan que la Lusitanie ou la Celtibérie dans des formules telles que *ex Lus[ita]nia Hispania(que)* (178 a.C.) et *[ex His]pania [Ce]ltiberi*a (174 a.C.), tandis qu'en 93 a.C. elle est passée à un rang supérieur : *ex Hispania de Celtibereis* [Spranger, *Die Namengebung* (cit. n. 37), p. 127].

le moment où *Hispania* est devenu, pour les Romains, le nom de l'ensemble des territoires transpyrénéens.

### 3. La division provinciale (IV 5-14)

Polybe ne dit mot des provinces d'Hispanie dans ce qui nous est parvenu de son œuvre. Il utilise d'ailleurs très peu le mot grec qui deviendra plus tard la traduction de *prouincia*, ἐπαρχία, lui donnant un autre sens, plus vague et plus général, celui de « zone sous contrôle d'un État », qu'il s'agisse de Rome, de Carthage ou de Syracuse[47]. Polybe connaissait évidemment la bipartition de l'Hispanie, en place depuis la fin de la seconde guerre punique[48]. S'il n'en a pas tenu compte dans sa présentation succincte de l'Ibérie (III 37, 9-11), c'est sans doute qu'il considérait que cette division, d'ordre militaire et administratif, ne relevait pas de la chorographie telle qu'il la concevait. Tout porte donc à croire qu'Artémidore fut le premier à intégrer les cadres provinciaux romains dans une description géographique de l'Ibérie, dans une phrase qui concentre en quelques lignes à peu près tout ce que nous savons sur la matérialité du découpage provincial avant l'époque des guerres civiles[49] :

> « Il (*scil*. le pays appelé Ibérie ou Hispanie) a été divisé par les Romains en deux provinces. Fait partie de la première province la région qui s'étend tout entière des monts Pyrénées jusqu'à la Nouvelle Carthage, à Kastolôn et aux sources du Bétis ; font partie de l'autre province les territoires qui s'étendent jusqu'à Gadeira et toute l'étendue de la Lusitanie. »

Cette phrase pose trois problèmes que nous examinerons successivement : celui du nom des provinces, celui des repères choisis pour fixer la limite qui les séparait, et celui de l'inclusion de la Lusitanie et « des territoires qui s'étendent jusqu'à Gadeira » dans la province ultérieure.

---

[47] I 15, 10 ; I 17, 6 ; I 38, 7 ; II 19, 2 ; III 27, 4 ; III 29, 10 ; VII 4, 2. Voir à ce sujet J. S. Richardson, *The Language of Empire. Rome and the Idea of Empire from the Third Century BC to the Second Century AD*, Cambridge, 2008, p. 47 sq.

[48] La date de la division de l'Hispanie en deux provinces est discutée : 197 a.C. d'après Liv. XXXII 28, 11 (N. Feliciani, « I confini della *Hispania citerior* e della *Hispania ulterior* », *Rivista di Storia antica*, 10, 1905, p. 23-30), ou 206 a.C. [Spranger, *Die Namengebung* (cit. n. 37), p. 129, n. 41 ; P. Jacob, « La frontière entre Espagne Ultérieure et Citérieure au début du II^e^ siècle av. J.-C. », *Ktèma,* 15, 1990, p. 253-273].

[49] Διείρηται δ' ὑπὸ Ῥωμαίων εἰς δύο ἐπαρχείας· καὶ τῆς μὲν πρώτης ἐστὶν ἐπαρχείας ἡ διατείνουσα ἀπὸ τῶν Πυρηναίων ὀρῶν ἅπασα μέχρι τῆς Καινῆς Καρχηδόνος καὶ Καστολῶνος καὶ τῶν τοῦ Βαίτιος πηγῶν· τῆς δ' ἑτέρας ἐστὶν ἐπαρχείας τὰ μέχρι Γαδείρων καὶ τὰ κατὰ τὴν Λυσειτανίαν πάντα (*P.Artemid.*, IV 5-14). Sur les différences de formulation entre le texte du papyrus et celui que l'on connaissait déjà par une citation du *De administrando imperio* de Constantin VII Porphyrogénète (fr. 21 Stiehle), *cf*. Gallazzi *et al*., *P.Artemid.*, p. 213-220 ; B. Bravo, « Artemidoro di Efeso geografo e retore », *ZPE,* 170, 2009, p. 58 sq ; C. M. Lucarini, « Il nuovo Artemidoro », *Philologus,* 153 (1), 2009, p. 121-123 ; J. Hammerstaedt, « Come fa a essere un papiro falsato ? », in L. Canfora (éd.), *Il papiro di Artemidoro. Convegno Internazionale di Studio, Rovereto, 29-30 aprile 2009*, Rovereto, 2009, 91-102 ; et Marcotte, *Le papyrus d'Artémidore* (cit. n. 2), p. 348-352 (*contra* L. Canfora, *Il papiro di Artemidoro*, Rome-Bari, 2008, p. 221-242, qui voit dans ces différences des preuves de l'inauthenticité du papyrus).

### *3.1. Le nom des provinces*

Artémidore ne désigne pas les provinces sous leur nom « officiel ». Il ne traduit pas *citerior* et *ulterior*, épithètes dont nous savons pourtant qu'ils étaient déjà utilisés dans des documents officiels romains dès le début du II^e^ siècle[50]. Il leur préfère πρώτη et ἑτέρα, peut-être gêné par l'absence d'une barrière géographique majeure, fleuve ou montagne, faisant office de ligne de partage, qui aurait dû normalement justifier le choix d'un mode de désignation fondé sur une topologie relative, du type « en deçà / au delà »[51]. Rien de tel ici, puisque Artémidore est obligé de se référer à trois points de différente nature – un port, une ville de l'intérieur et les sources d'un fleuve – pour déterminer de façon approximative le tracé de la ligne de démarcation. Il y avait là, par rapport à l'usage courant, une anomalie toponymique qui rendait sans doute difficile une simple traduction par les termes grecs équivalents, ἡ ἐντὸς / ἡ ἐκτός Ἰβηρία (ou Ἱσπανία). Pour expliquer cette anomalie, certains historiens ont supposé que le binôme *citerior / ulterio*r s'articulait à l'origine autour du fleuve Èbre, et que c'est la progression de la conquête qui aurait conduit les Romains à déplacer vers le sud la ligne de partage des provinces[52]. Mais les arguments sur lesquels s'appuie cette hypothèse sont extrêmement ténus, et quoi qu'il en soit, cet éventuel déplacement ne peut avoir eu lieu qu'au tout début de la conquête.

Il faudra attendre Strabon pour que la traduction littérale de *Hispania citerior / ulterio*r entre dans l'usage des géographes grecs[53], à l'instar de ἡ ἐντὸς / ἡ ἐκτός Κελτική.[54]. Mais cette tentative restera presque sans écho, car dans le même temps la dénomination des provinces occidentales était en train de changer. Tandis que *Baetica* et *Lusitania* se substituaient à *Ulterior*, *Tarraconensis* prenait le pas sur *Citerior*, de même que *Narbonensis* était préférée à *Transalpina*. Lorsque Auguste et ses successeurs auront à créer d'autres couples de provinces par division d'une entité préexistante (les Germanies, les Pannonies, les Mésies), ils préfèreront recourir à d'autres binômes, comme *superior / inferior* ou *prima / secunda*. Avec leur référence implicite à l'étagement d'un bassin hydrographique, et donc à la connaissance préalable d'une entité géographique cohérente et finie, *superior* et *inferior* convenaient sans doute mieux à l'image fixe d'un empire clos et rationnellement agencé, alors que *citerior* et *ulterior* trahissaient encore, au début du II^e^ siècle, les tâtonnements d'une entreprise qui ne s'était pas encore fixé de bornes.

---

[50] Spranger, *Die Namengebung* (cit. n. 37), p. 130, n. 47 (mentions dans les fastes triomphaux à partir de 196 pour *Hispania citerior*, 195 pour *Hispania ulterior*).

[51] *Cf.* H. Stürenburg, *Relative Ortsbezeichnungen*, Leipzig-Berlin, 1932. On sait qu'en latin la désignation de cette barrière naturelle pouvait être incluse dans le nom : *Gallia Cisalpina / Transalpina*.

[52] Spranger, *Die Namengebung* (cit. n. 37), p. 132-134.

[53] Strab. III 4, 19 : Ῥωμαῖοι δὲ τὴν σύμπασαν καλέσαντες συνωνύμως Ἰβηρίαν τε καὶ Ἱσπανίαν τὸ μὲν αὐτῆς μέρος εἶπον τὴν ἐκτὸς τὸ δὲ ἕτερον τὴν ἐντός. La différence est d'autant plus remarquable que cette phrase semble directement inspirée d'Artémidore [Canfora, *Il papiro di Artemidoro* (cit. n. 49), p. 260]. Strabon était sans doute moins rétif que son prédécesseur à l'emploi adjectivé de ἐντός et ἐκτός, sans complément au génitif, puisqu'il écrit volontiers ἡ ἐντὸς θάλαττα (II 5, 18 ; III 1, 7 ; IV 1, 1 ; IV 1, 14), quand Artémidore s'en tient à ἡ ἡμετέρα θάλασσα (*P.Artemid.*, IV 35).

[54] Strab. IV 1, 2 ; IV 3, 3 ; VI 4, 2.

### *3.2. La limite interprovinciale : Carthagène, Castulo et les sources du Bétis*

En ce qui concerne la démarcation des deux provinces, il faut d'abord rappeler qu'entre la date de leur création (197 a.C. au plus tard) et la fin des guerres civiles[55], la description d'Artémidore est le seul document conservé qui nous livre des points de repère précis et concrets permettant de fixer leur limite[56]. Le fait que le texte du papyrus cite la ville de Castulo en sus de Carthago Nova et des sources du Bétis, seuls points mentionnés dans la version de Constantin Porphyrogénète, est donc un fait de première importance sur lequel nous reviendrons.

La ligne qu'on peut tracer entre ces trois points ne représente qu'une petite fraction du périmètre de chacune des deux provinces. Mais dans le contexte péninsulaire de l'Hispanie, ces repères suffisaient à Artémidore pour les définir tout entières. Vers l'ouest, vers le sud et vers l'est, leurs autres limites étaient naturellement constituées par les côtes et par la chaîne des Pyrénées. Vers le nord, comme nous le verrons plus loin à propos de la Lusitanie, il n'existait pas à proprement parler de ligne frontière entre les territoires contrôlés par Rome et les zones encore indépendantes : de ce côté, une délimitation n'était ni possible, ni concevable dans l'esprit des Romains.

Entre les provinces elles-mêmes, il serait certainement anachronique d'imaginer un tracé détaillé et régulièrement borné. Pour les Romains du II^e^ siècle, « délimiter le domaine respectif des provinces de Citérieure et d'Ultérieure » (c'est ainsi que Tite-Live définit la mission des préteurs dépêchés en Hispanie par le Sénat en 197 a.C.[57]), cela revenait à désigner quelques repères géographiques facilement identifiables, comme les sources du Bétis, et surtout à attribuer formellement à l'une ou à l'autre province les cités se trouvant dans la zone considérée. C'est donc la somme des limites territoriales de chacune de ces cités qui constituait, de fait, la frontière provinciale[58]. D'où l'importance de savoir à quelle province appartenaient les cités qui sont mentionnées comme repères frontaliers.

En raison de sa célébrité et de sa localisation côtière, Carthagène constitua, dès la création des provinces, le principal repère. Dans un passage relatif à l'année 180 a.C., Tite-Live mentionne l'ancienne capitale des Barcides dans des termes qui ne laissent aucun doute quant à sa position frontalière : *senatus consultum factum est ut M. Fuluius in Hispaniam relegaretur ultra Nouam Carthaginem ; litteraeque ei datae sunt a consule ad P. Manlium in Hispaniam ulteriorem deferendae*[59]. La corrélation qui apparaît dans cette phrase entre l'affectation de M. Fulvius « au-delà de Carthagène » et son envoi « en Hispanie ultérieure » confirme ce qu'on peut déduire de sources épigraphiques et littéraires plus tardives : Carthagène appartint dès l'origine à la

[55] César fait indirectement référence aux limites des provinces telles qu'elles existaient en 49 a.C. (*B. civ.* I 38, 1). Mais il faut attendre Strabon et Pline l'Ancien pour trouver des descriptions précises dont les sources remontent, au plus tôt, au début du règne d'Auguste.
[56] Abstraction faite de quelques témoignages indirects tirés de Tite-Live (par ex. XL 41, 8).
[57] Liv. XXXII 28, 11.
[58] F. Cadiou dans F. Cadiou et P. Moret, « Rome et la frontière hispanique à l'époque républicaine (II^e^-I^er^ siècles av. J.-C.) », in Chr. Velud (éd.), *Empires et Etats nationaux en Méditerranée : la frontière entre risque et protection*, Le Caire, à paraître, <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00413651/fr/>.
[59] Liv. XL 41, 10. Pour une analyse plus détaillée, voir Cadiou, *Rome et la frontière hispanique* (cit. n. 58).

Citérieure, dont elle fut la cité la plus occidentale[60] jusqu'à la réforme de la fin du règne d'Auguste qui déplaça un peu plus à l'ouest la limite entre la Tarraconaise et la Bétique[61].

Après Carthagène, la mention de Castulo, ville de l'intérieur, n'a rien de surprenant, en dépit des réserves formulées par Luciano Canfora au motif qu'à l'époque d'Artémidore « les deux provinces d'Espagne étaient essentiellement côtières » et que sa description ne pouvait donc pas inclure les régions de l'intérieur[62]. S'il est vrai que le contrôle de l'Orétanie, dont Castulo était l'une des deux villes principales aux dires d'Artémidore lui-même[63], avait coûté beaucoup d'efforts aux Romains pendant les dix ou vingt années qui suivirent la fin de la seconde guerre punique[64], cette région était pleinement et définitivement intégrée dans l'espace provincial dès avant le milieu du II^e^ siècle. Castulo était au surplus un important nœud de communications, sans doute le plus important de l'intérieur du pays avant la fondation de Corduba. C'est à Castulo que se rejoignaient, au débouché de la zone montagneuse inhospitalière du *saltus Castulonensis*[65], les deux variantes de la principale voie romaine d'Espagne, la future *via Augusta* qui aboutissait à Gadès : celle qui venait du nord-est par Sagonte et Saetabis et celle qui venait du sud-est par Carthago Nova et Basti. En dehors de ces axes majeurs, Castulo était le point de départ de plusieurs routes bien attestées par les sources ou l'archéologie, au sud vers Portus Magnus par Acci, au nord-ouest vers Sisapo et au-delà vers Emerita, au nord vers Oretum[66] (fig. 5, *infra* p. 27). C'était enfin le centre d'un riche district minier[67]. Sa mention répond donc parfaitement à la logique territoriale et géopolitique du moment.

Plusieurs autres sources font de Castulo une ville frontière. Un demi-siècle seulement après Artémidore, César décrit la façon dont les légats de Pompée s'étaient réparti le territoire hispanique. L'un d'entre eux avait reçu en partage « l'Hispanie Ultérieure depuis le *saltus Castulonensis* jusqu'à l'Anas »[68]. Encore un demi-siècle plus tard, Strabon nous apprend que la frontière orientale de la Bétique passe « aujourd'hui » près de *Kastalôn*[69], et Pline mentionne cette ville à deux reprise comme *finis* de province, d'abord pour la Bétique[70], puis pour la Citérieure[71]. Ces témoignages

---

[60] E. Albertini, *Les divisions administratives de l'Espagne romaine*, Paris, 1923, p. 14, situe la limite de la Citérieure immédiatement au sud-ouest de Carthagène.
[61] Pline, *Nat. Hist.* III, 16.
[62] L. Canfora, *Il viaggio di Artemidoro. Vita e avventure di un grande esploratore dell'Antichità*, Milan, 2010, p. 108 et 128.
[63] Fr. 18 Stiehle = St. Byz. s. v. *Kastalôn* et *Ôrisia*. L'appartenance de Castulo à l'Orétanie est confirmée par Strabon, III 3, 2 et Ptolémée, II 6, 58. *Cf.* J. M. Blázquez, « Castulo en las fuentes histórico-literarias anteriores al Imperio », *Oretania,* 21, 1965, p. 123-128.
[64] Liv. XXXV 7, 7 et XXXV 22, 7 (années 193 et 192).
[65] P. P. Spranger, «Zur Lokalisierung der Stadt Castulo und des Saltus Castulonensis », *Historia,* 7, 1958, p. 95-112.
[66] P. Sillières, *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale*, Paris, 1990, respectivement p. 390-400, 490-493 et 493-496.
[67] Même si la richesse de cette ville ne reposait pas seulement sur les mines : *cf.* C. Domergue, « Castulo, ville minière d'Hispanie ? », in *Homenaje a José María Blázquez* IV, Madrid, 1989, p. 139-154.
[68] *B. civ.* I 38, 1.
[69] Strabon III 4, 20.
[70] *Nat. Hist.* III 17 : la Bétique commence *a Castulonis oppidi fine.*
[71] *Nat. Hist.* II 29 : *longitudo citerioris Hispaniae ad finem Castulonis a Pyrenaeo.*

montrent bien qu'avant comme après les réformes d'Auguste, Castulo était voisine de la frontière provinciale. Mais de quel côté ?

Il est souvent admis[72] que jusqu'aux remaniements territoriaux de la fin du I^er^ siècle a.C., Castulo avait appartenu à l'Ultérieure, puis à la première Bétique ; ce serait sous Auguste, entre 7 et 2 a.C., qu'elle serait passée avec son *saltus* de la Bétique à la Citérieure, à l'occasion d'une modification du tracé de la limite provinciale qui, comme nous l'avons vu à propos de Carthagène, se fit au détriment de la Bétique. Cependant, aucun élément concret ne permet d'affirmer que la cité de Castulo fut concernée par ce remaniement. Son rattachement à la Tarraconaise à partir de la fin du règne d'Auguste est un fait incontestable[73], mais pour les périodes précédentes, l'idée que Castulo aurait d'abord appartenu à l'Ultérieure ne repose que sur de vagues présomptions ou sur des arguments réfutables. Ainsi, Raymond Thouvenot invoque pour seule et unique preuve une inscription honorifique dans laquelle les citoyens de Castulo rendent hommage à Q. Torius Culleo, procurateur de Bétique, pour les actes d'évergétisme qu'il avait accomplis dans leur ville[74], alors que cette inscription date en réalité du III^e^ siècle de notre ère[75]. Je suis pour ma part persuadé que Castulo était déjà rattaché à la Citérieure à l'époque d'Artémidore. On pourrait évoquer dans ce sens le fait que l'Orétanie, à laquelle appartenait Castulo, est une région que toutes nos sources situent en Citérieure. Mais l'argument le plus fort est fourni par le récit d'un fait d'armes du jeune Sertorius. Alors qu'il était tribun militaire en Hispanie sous le commandement de Titus Didius, Sertorius eut à faire face à la révolte des habitants de Castulo, excédés par les exactions commises par des légionnaires cantonnés chez eux pour l'hiver[76]. Or, nous savons que le Didius dont il est ici question fut proconsul en Hispanie Citérieure de 97 à 93[77] ; c'est pendant cette période qu'il eut Sertorius sous ses ordres. Le fait que Castulo ait été choisie, quelques années à peine après le voyage d'Artémidore, comme ville de garnison par le commandement militaire de la Citérieure, implique nécessairement qu'elle appartenait à cette province.

La mention des sources du Bétis, troisième jalon posé par Artémidore, est éclairée par deux passages de Strabon et de Pline l'Ancien. Selon Strabon[78], « non loin de Castulo se trouve la montagne d'où coule, dit-on, le Bétis, et qu'on nomme *Argurous* en raison des mines d'argent qu'elle recèle ». L'auteur auquel Strabon se réfère ici n'est pas nommé, mais il est fort probable qu'il s'agit de Posidonius. En effet, la mention

---

[72] Entre autres par Feliciani, *I confini* (cit. n. 48), p. 25 sqq ; F. Braun, *Die Entwicklung der spanischen Provinzialgrenzen in römischer Zeit*, Berlin, 1909, p. 93 sq ; Albertini, *Les divisions administratives* (cit. n. 50), p. 34 sq ; R. Menéndez Pidal (dir.), *Historia de España* II, Madrid, 1935, p. 373, fig. 224 ; R. Thouvenot, *Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris, 1940, p. 162 sq et 173 ; Spranger, *Zur Lokalisierung* (cit. n. 37), p. 108 ; B. D. Hoyos, « The *dediticii* of the *Tabula Alcantarensis* », *ZPE,* 78, 1989, p. 44.

[73] Castulo est citée par Pline parmi les cités de la Tarraconaise (*Nat. Hist.* III 25).

[74] *CIL* II 3270. Voir Thouvenot, *Essai* (cit. n. 72), p. 162.

[75] S. Lefebvre, « Procurateurs en Hispanie. Les fastes procuratoriens des Hispaniae : bilan des recherches depuis H.-G. Pflaum », in S. Demougin *et al*. (éd.), *H.-G. Pflaum. Un historien du XX^e^ siècle*, Genève, 2006, p. 258.

[76] Plutarque, *Sertor*. 3 ; Salluste, *Hist*. I 88 Maurenbrecher.

[77] Appien, *Ib*., 99-100 ; T.R.S. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic, II. 99 BC-31 BC*, New York, 1952, p. 2, 4 et 7-8.

[78] Strabon III 2, 11 : Οὐ πολὺ δ' ἄπωθεν τοῦ Καστλῶνος ἔστι καὶ τὸ ὄρος ἐξ οὗ ῥεῖν φασι τὸν Βαῖτιν, ὃ καλοῦσιν Ἀργυροῦν διὰ τὰ ἀργυρεῖα τὰ ἐν αὐτῷ. Πολύβιος δὲ καὶ τὸν Ἄναν καὶ τοῦτον ἐκ τῆς Κελτιβηρίας ῥεῖν φησι.

d'une zone montagneuse riche en filons argentifères, en rapport avec Castulo, ne peut pas être antérieure à l'essor de l'activité minière romaine dans le secteur de Linares – La Carolina au dernier quart du II^e^ siècle a.C.[79] ; et l'on sait par ailleurs que Posidonius fut la source principale de Strabon pour la description des travaux miniers de la Sierra Morena. Strabon ajoute, en s'autorisant cette fois-ci de Polybe, que le Bétis prend naissance en Celtibérie[80], de même que l'Anas. Malgré leur imprécision, ces indications émanant de deux auteurs chronologiquement proches d'Artémidore attestent que c'était alors le Guadalimar, affluent de rive droite du Guadalquivir, qui était tenu pour le cours supérieur du Bétis, et que la source de ce dernier était donc placée par eux en pleine Sierra Morena, au nord-est de Castulo.

Les progrès de la connaissance du sud de l'Hispanie amenèrent les Romains, un siècle plus tard, à modifier leur conception du bassin hydrographique du Bétis, et à placer sa source non plus dans la Sierra Morena, mais plus au sud dans la Sierra de Cazorla (le *saltus Tugiensis* des anciens), où la géographie moderne situe effectivement la source du Guadalquivir. Mais le souvenir de l'ancienne localisation est encore présent chez Pline l'Ancien lorsqu'il précise que « le Bétis naît dans la province de Tarraconaise[81], non pas, comme certains l'ont dit, dans la ville de Mentesa, mais dans le *saltus Tugiensis*, près duquel coule le fleuve Tader »[82]. En se référant à Mentesa, *oppidum* orétan du *saltus Castulonensis*[83] et station de la voie romaine de Saetabis à Gadès qui était la plus proche des sources du Guadalimar, Pline nous donne un point de repère précieux qui confirme la localisation des sources du Bétis, selon Artémidore, à quelque 120 km au nord-est de Castulo.

Il découle des analyses qui précèdent que les trois points mentionnés par Artémidore appartenaient tous à la province d'Hispanie citérieure. Cela implique que la proposition μέχρι est ici employée dans un sens inclusif, comme l'a noté C. M. Lucarini à propos de la phrase suivante, dans laquelle il est précisé que l'aire de la province ultérieure s'étend « jusqu'à Gadeira » (IV 12)[84]. Il est évident, en effet, que Gadès ne pouvait pas se trouver à l'extérieur du territoire provincial. Artémidore agit donc de façon parfaitement cohérente en indiquant les limites de la première province, puis de la seconde, par des lieux qui sont tous choisis à l'intérieur de leur territoire. Cette observation n'est cependant pas valable pour tout le fragment. Dans des contextes d'énonciation où un lieu (une ville, un cap, une embouchure, etc.) est mentionné comme simple repère sur une ligne de séparation entre deux aires géographiques, ce lieu perd sa matérialité et, quand il s'agit d'une ville, son appartenance à l'une ou l'autre aire passe au second plan. Ainsi, dans la *perigraphê* et le *paraplous* qui suivent la mention des provinces, la question du caractère inclusif ou exclusif de μέχρι, qui est utilisé plusieurs fois (V 3, 11, 23), ne se pose plus.

---

[79] C. Domergue, *Les mines de la péninsule Ibérique dans l'Antiquité romaine*, Rome, 1990, p. 185.

[80] La Celtibérie dont Polybe parle ici est un vaste territoire qui englobait une bonne partie de la Meseta méridionale et qui se prolongeait à l'est jusqu'aux montagnes qui dominent Sagonte (*cf.* Plb. III 17, 2). Même dans sa plus large acception, cette Celtibérie appartenait tout entière à l'Hispanie citérieure.

[81] Même information dans Pomponius Mela (III 5).

[82] *Nat. Hist.* III 3, 9: *Baetis in Tarraconensis prouinciae non, ut aliqui dixere, Mentesa oppido sed Tugiensi exoriens saltu, iuxta quem Tader fluuius qui Carthaginiensem agrum rigat* (…).

[83] C'est la ville des *Mentesani qui et Oretani* de Pline (*Nat. Hist.* III 25). L'itinéraire des gobelets de Vicarello place Mentesa à 24 milles de Libisosa et à 83 milles de Castulo, dans le Campo de Montiel (A. Tovar, *Iberische Landeskunde II- 3 : Tarraconensis*, Baden-Baden, 1989, p. 178).

[84] Lucarini, *Il nuovo Artemidoro* (cit. n. 49), p. 123.

Je m'arrêterai pour finir sur deux particularités de la ligne imaginaire qui relie les trois points désignés par Artémidore (fig. 5, *infra* p. 27). En premier lieu, cette ligne n'est pas droite. Compte tenu du cadre géographique qu'Artémidore avait en tête et qu'on peut restituer approximativement à partir de la suite du fragment (voir *infra* p. 23 sqq), Castulo apparaît située plus à l'ouest que Carthagène et que les sources du Bétis, à la pointe d'un angle saillant qui forme une avancée de la Citérieure. En second lieu, la limite interprovinciale s'arrête aux sources du Bétis. Plus au nord, Artémidore ne donne aucun repère permettant de la prolonger ou même de l'orienter. C'est qu'on entrait là dans des régions qui soit étaient annexées de fraîche date, soit n'avaient encore cédé ni aux armes ni à la diplomatie de Rome. C'était donc une zone « grise » où l'aire de compétence des gouverneurs de chaque province n'était pas encore précisément et définitivement fixée ; on trouve d'ailleurs dans Tite-Live et dans Appien, pour une bonne partie du II^e^ siècle, des exemples d'expéditions militaires menées par le gouverneur de l'Ultérieure dans le territoire de la Citérieure, et *vice versa*[85]. Mais comme nous allons le voir tout de suite à propos de la Lusitanie, le fait que le tracé de la limite interprovinciale n'était fixé avec précision que dans le sud de la péninsule n'autorise nullement à penser que l'espace des provinces s'arrêtait à la latitude des sources du Bétis.

### *3.3. Les deux pôles de l'Ultérieure : la région de Gadès et la Lusitanie*

Malgré l'identité de structure syntaxique des deux phrases dans lesquelles sont décrites les provinces (IV 7-14), il y a une différence de traitement notable entre la Citérieure et l'Ultérieure. Pour cette dernière, Artémidore fait mention de territoires (la région de Gadès, la Lusitanie), alors que pour la première il n'était question que de limites : les Pyrénées d'un côté, et de l'autre une série de points qui définissent la frontière interprovinciale. Celle-ci étant posée, et les autres limites de l'Ultérieure étant constituées par les côtes de la péninsule, il n'était plus besoin de donner quelque repère géographique que ce fût : Artémidore aurait pu se contenter de dire que la seconde province occupait le reste de l'Ibérie. C'est sans doute par souci d'équilibre de la description qu'il a créé une fausse symétrie en introduisant, avec la même préposition que dans la phrase précédente (μέχρι)[86], la mention de deux espaces géographiques : « les territoires qui s'étendent jusqu'à Gadeira et toute l'étendue de la Lusitanie ». C'était aussi le moyen de boucler la première partie de sa présentation de l'Ibérie en faisant écho à ce qu'il annonçait dès les premières lignes : sa description concerne la totalité de la péninsule, des Pyrénées « jusqu'aux environs de Gadeira et jusqu'aux régions situées plus à l'intérieur » (IV 1-3).

Il peut paraître surprenant qu'Artémidore donne Gadès pour point ultime de l'Ultérieure, étant donné que cette ville, d'après les mesures qu'il livre lui-même dans la suite du fragment (V 24-36), était beaucoup plus proche du détroit (544 stades) que du cap Sacré (1700 stades). En réalité, ce qu'Artémidore indique ici, ce n'est pas le point le plus avancé de l'Ibérie vers le couchant, mais simplement l'extrémité occidentale du côté sud de la péninsule, comme il le précise un peu plus loin dans deux passages de la

[85] G. V. Sumner, « Notes on *prouinciae* in Spain (197-133 B.C.) », *Classical Philology,* 72 (2), 1977, p. 126-130.

[86] Il y a cependant une différence notable, puisque ici la préposition fait partie du groupe nominal sujet et ne gouverne qu'un des deux éléments de la description.

*perigraphê*. Dans le premier (IV 34), la ville de Gadès est posée comme limite du côté méridional de l'Ibérie ; dans le second (V 7), c'est « la région de Gadès » qui est mentionnée comme la partie la plus méridionale du côté occidental. Gadès marque donc pour lui l'angle sud-ouest de la péninsule. Les lignes 34-37 de la colonne IV donnent une précision supplémentaire sur cette articulation topographique. Il y est dit tout à la fois que le côté méridional de la péninsule, celui qui est baigné par la mer Méditerranée, va « jusqu'à Gadeira », et qu'il s'étend « en deçà des colonnes d'Héraclès ». En toute logique, pour que ce passage ait un sens, il faut admettre que Gadès et les colonnes d'Héraclès formaient, du point de vue d'Artémidore, un seul et même point d'inflexion entre les côtés sud et ouest de l'Ibérie. C'est ce que confirment les fragments 1 et 9 Stiehle[87], dans lesquels il apparaît sans contestation possible qu'Artémidore ne plaçait pas les colonnes près de Calpé, sur le détroit de Gibraltar – comme la grande majorité des auteurs anciens –, mais à Gadès même[88].

Mais si les colonnes et Gadès se confondent en un même lieu, comment comprendre qu'Artémidore ait placé là, à 120 km à l'ouest du détroit, le terme de « notre mer » (IV 35-37), alors qu'il avait lui-même parcouru ces parages et qu'il en connaissait la conformation et les distances ? Il y a là une vraie difficulté[89]. Comment comprendre, d'autre part, qu'on ne trouve aucune mention du détroit lui-même dans tout le fragment, alors que ce lieu célèbre constitue chez la plupart de géographes anciens un élément essentiel de la structuration générale de l'Ibérie ? Première explication possible : la brièveté d'une description qui oblige à des raccourcis d'expression et donc à une schématisation de la réalité perçue par Artémidore. De façon similaire, quand Pline se place à un degré de généralité élevé, à l'échelle de l'Europe entière, on constate qu'il tend à confondre Gadès et les Colonnes ou Gadès et le détroit[90]. Cette assimilation était d'autant plus facile à faire que pour une partie de la tradition antique, le détroit était une sorte de long chenal qui se prolongeait de Calpé (Gibraltar) jusqu'au sanctuaire de Junon, situé sur le cap du même nom (auj. Trafalgar), face au cap Ampelusia de la côte libyenne (auj. Spartel)[91]. Pomponius Mela précise même que le cap de Junon « marque la limite de l'Europe et de notre mer »[92]. Chez Ptolémée, l'île de Gadès est placée quasiment sur le même parallèle que le temple de Junon et que Calpé, à l'extrême sud de la péninsule[93]. Alors que sur d'autres points Ptolémée corrige les

---

[87] Pline, *Nat. Hist*. II 242 (= fr. 1 Stiehle) : *Pars nostra terrarum* (…) *ab ortu ad occasum patet, hoc est ab India ad Herculis columnas Gadibus sacratas* (...), *ut Artemidoro auctori placet*. Il est question ici des « Colonnes d'Hercule, consacrées à Gadès », et non pas de colonnes « sacrées pour les habitants de Gadès », comme le traduit à contresens J. Beaujeu (CUF, Paris, 1950). *Cf.* Marcien, *Peripl. mar. ext.*, II 4 (= fr. 9 Stiehle).

[88] Sur la question de la localisation des Colonnes, voir Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 227-230 et la notice de G. Cruz Andreotti dans J. Gómez, G. Cruz et M. V. García, *Estrabón, Geografía de Iberia*, Madrid, 2007, p. 367-370 (avec bibliographie).

[89] Signalée à juste titre par L. Canfora, *Fine senza gloria del falso Artemidoro* (estratto di *Quaderni di Storia*, 69), Bari, 2009, p. 287-289.

[90] *A Gadibus columnisque Herculis Hispaniae et Galliarum circuitu totus hodie nauigatur occidens* (*Nat. Hist*. II 167) ; *origo* (scil. *Europae*) *ab occcasu solis et Gaditano freto* (III 3). Rappelons qu'à la différence d'Artémidore, Pline place les colonnes d'Héraclès au détroit, non à Gadès (III 4).

[91] Ptolémée, II 4, 5 ; Marcien, *Peripl. mar. ext*. II 9.

[92] Mela II 6, 96.

[93] Respectivement à 36° 10', 36° 5' et 36° 15' (Ptol. II 4), alors que le cap Sacré se trouve déporté au nord du 38e parallèle. Les mesures de distance de Marcien (*Peripl. mar. ext*. II 9) confirment qu'il s'agit bien de la disposition pensée par Ptolémée, et non d'une erreur de la tradition manuscrite.

erreurs les plus grossières de la cartographie hellénistique, on est en droit de se demander si cette disposition n'est pas un héritage remontant à l'époque d'Artémidore. Pour ces deux raisons (faible distance entre Gadès et le cap de Junon, alignement sur le même parallèle), il n'était nullement choquant de voir cette ville citée comme limite ouest du côté méridional de l'Ibérie, et même – parce qu'elle était bien plus célèbre que le temple de Junon – comme limite de la mer intérieure.

Un second facteur doit être pris en compte. Dans une table des distances partielles du trajet par voie de terre entre le Gange et Gadès, qu'il dit tirée d'Artémidore, Pline indique une distance de 831 milles « des Pyrénées à l'Océan et au rivage de l'Hispanie », puis ajoute que de là à Gadès, la traversée est de 7,5 milles[94]. Cette précision implique que le « rivage de l'Hispanie » dont il est ici question est un point du littoral faisant face à l'île de Gadès. Si Artémidore fait commencer l'Océan en ce lieu et non au détroit, c'est parce que les deux principaux axes routiers de l'Hispanie républicaine, partant l'un d'Emporion, l'autre de Carthago Nova, aboutissaient précisément à Gadès[95]. Contrairement à ce que l'on a parfois suggéré, le point de vue d'Artémidore n'est donc pas seulement celui du voyageur par mer. C'est aussi celui d'un homme de son temps qui conçoit les espaces péninsulaires à partir du réseau de communications routières mis en place par les Romains : d'où le comput cité par Pline, d'où aussi la mention dans notre papyrus de la ville de Castulo, qui comme nous l'avons vu plus haut était un important nœud routier aux confins de la Citérieure et de l'Ultérieure. La figure 5 tente de représenter cette disposition générale dans laquelle Gadès apparaît comme le débouché atlantique d'un long détroit et comme le point d'inflexion à partir duquel commence le flanc occidental de l'Ibérie[96].

L'autre pôle territorial de l'Ultérieure est désigné par un choronyme à base indigène et suffixe latin : *Luseitania* (IV 13). Voici encore un point sur lequel Artémidore s'éloigne de ses prédécesseurs, car ceux-ci avaient construit la choronymie de l'extrême Occident sur des bases onomastiques grecques ou des adaptations grecques de noms indigènes, comme Ophioussa, Erytheia ou Tartessos[97]. Et cette mention mérite d'autant plus de retenir notre attention que c'est le seul et unique choronyme régional qui soit mentionné dans les 83 lignes des colonnes IV et V.

Néanmoins, la formule τὰ κατὰ τὴν Λυσειτανίαν πάντα a été jugée aberrante par les auteurs qui rejettent l'authenticité du papyrus. L'idée, inacceptable à leurs yeux, qu'une une région encore insoumise fût tout entière incluse dans les limites d'une province romaine constituerait la preuve flagrante d'une falsification maladroite[98]. Les défenseurs du papyrus eux-mêmes voient là une difficulté sérieuse. Pour la résoudre, ils ont cru nécessaire soit de corriger le texte[99], soit d'admettre une

---

[94] *Nat. Hist.* II 244.
[95] Sillières, *Les voies de communication* (cit. n. 66), p. 566-568 et 576 sq.
[96] J'ai modifié sur ce point ma précédente tentative de restitution (dans Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 118).
[97] P. Moret, « La formation d'une toponymie et d'une ethnonymie grecques de l'Ibérie : étapes et acteurs », in G. Cruz Andreotti, P. Le Roux et P. Moret (éd.), *La invención de una geografía de la Península Ibérica, I : la época republicana*, Málaga-Madrid, 2006, p. 39-76.
[98] En particulier Canfora, *Il papiro di Artemidoro* (cit. n. 49), p. 236 sq et 276-278, et *Il viaggio di Artemidoro* (cit. n. 62), p. 124-137 (entre bien d'autres publications récentes du même auteur).
[99] Bravo, *Artemidoro di Efeso geografo e retore* (cit. n. 49), p. 60.

inexactitude d'Artémidore[100], soit de réduire (contre toute évidence) le cadre géographique dans lequel s'inscrit la description des provinces[101], soit de faire un distinguo subtil entre le point de vue politico-administratif dont relève la délimitation des provinces, et le point de vue géographique plus flou dans lequel nous ferait passer – sans transition – la mention de la Lusitanie[102]. Je ne peux entrer ici dans le détail de cette controverse, ni exposer par le menu les motifs qui me font penser, au contraire, que l'inclusion de « toute l'étendue de la Lusitanie » dans l'Hispanie ultérieure n'est nullement en contradiction avec les conceptions romaines de l'époque en ce qui concerne la nature et l'étendue des espaces provinciaux. Je me contenterai de résumer les points principaux de l'argumentation que j'ai développée ailleurs[103].

Artémidore est le témoin d'un moment d'expansion maximale du concept géographique de Lusitanie, postérieur à la Lusitanie d'entre Guadiana et Tage des guerres du milieu du II^e^ siècle, et antérieur à la Lusitanie recadrée autour d'Emerita de l'administration augustéenne. Cette Lusitanie *sensu lato* n'avait pas de réalité ethnique : c'est une construction intellectuelle romaine, soumise aux logiques territoriales et militaires de la conquête. Les adversaires que rencontraient les gouverneurs de l'Ultérieure en poussant leurs incursions vers le nord-ouest étaient indistinctement appelés *Lusitani*, tandis que ceux contre lesquels luttaient les gouverneurs de la Citérieure en pénétrant dans la Meseta par l'est, depuis la vallée de l'Èbre, rentraient dans le concept générique de *Celtiberi*. La Lusitanie qu'évoque Artémidore doit être comprise dans cette perspective. Qu'elle ne fût pas entièrement soumise (et qu'elle fût même loin de l'être à la fin du II^e^ siècle) n'est pas une objection recevable, car la notion de province, à l'époque républicaine, ne recouvrait pas encore l'idée d'une circonscription administrative totalement contrôlée et délimitée. Le mot désignait à cette époque une charge ou une responsabilité confiée à un magistrat investi de l'*imperium*[104] ; dans le cas de l'Hispanie, il s'agissait avant tout d'une « *area of military responsibility* »[105]. Tant que la guerre de conquête ne fut pas achevée, la limite septentrionale de la province ultérieure resta, en quelque sorte, ouverte, constamment extensible et modifiable en fonction des avancées (ou des reculs) des armées romaines.

Telle est donc cette « deuxième province » dont Artémidore esquisse le profil : articulée à la Citérieure, à l'est, par trois points de repère topographiques précis dans la zone la plus anciennement soumise à Rome ; ancrée au sud-ouest, autour de Gadès, dans les terres riches et depuis longtemps pacifiées de ce qui deviendra plus tard la Bétique ; et largement ouverte au nord vers les zones de guerre de la Lusitanie septentrionale. Il n'y a là rien qui ne soit conforme à la réalité historique du moment. L'anachronisme est dans le regard que les commentateurs portent sur ce passage, pas dans le texte du papyrus.

---

[100] Lucarini, *Il nuovo Artemidoro* (cit. n. 49), p. 123.
[101] M. West, « All Iberia is divided into two parts », in K. Brodersen et J. Elsner (eds.), *Images and Texts on the "Artemidorus Papyrus". Working Papers on* P. Artemid. (*Historia Einzelschriften* 214), Stuttgart, 2009, p. 98-100.
[102] Gallazzi *et al*., *P.Artemid.*, p. 220.
[103] P. Moret, « La Lusitanie d'Artémidore », *Palaeohispanica* 10, 2010, sous presse.
[104] Richardson, *The Language of Empire* (cit. n. 47), p. 16 et 183.
[105] J. S. Richardson, *Hispaniae. Spain and the Development of Roman Imperialism, 218-82 BC*, Cambridge, 1986, p. 175.

Du reste, l'évocation de la Lusitanie aux lignes 13 et 14 de la colonne IV n'est pas une mention isolée et autosuffisante. Elle constitue l'un des éléments de base du *schêma* de la péninsule : en effet, on n'a pas assez remarqué que la Lusitanie est la seule entité ethnico-géographique qui soit nommée et qui joue un rôle structurant dans l'organisation de l'espace péninsulaire. Chez les prédécesseurs d'Artémidore, l'Ibérie était définie linéairement, en suivant la côte, du détroit aux Pyrénées et au Rhône, ou inversement[106]. Artémidore commence de la même façon, mais pour être complet, pour que l'aire géographique de l'Ibérie soit conçue « en entier », il juge nécessaire d'y adjoindre « les régions situées plus à l'intérieur » (IV 1-4), désormais mieux connues qu'à l'époque de Polybe. C'est de ce point de vue qu'on doit comprendre la mention de la Lusitanie. Elle fait partie de ces « régions de l'intérieur » (par rapport à la latitude de Gadès) qui complètent le *schêma* de l'Ibérie.

Le même équilibre est recherché, en V 4-7, dans la description du « troisième côté » de l'Ibérie, celui du couchant. Trois éléments le composent, énumérés du nord au sud dans l'ordre de la description : la Lusitanie, le cap Sacré et « les lieux qui avoisinent Gadeira », τοὺς κατὰ Γάδειρα τόπους. Les deux composantes territoriales de cette énumération, la Lusitanie et la région de Gadès, étaient déjà citées dans la description des provinces. La description des contours de la péninsule induit l'ajout d'un point de repère côtier qui s'intercale entre ces deux territoires et les sépare : le cap Sacré. La Lusitanie forme donc dans l'esprit d'Artémidore une bande parallèle à la côte occidentale de la péninsule, entre le cap Sacré au sud et le cap des Artabres au nord. Mais cette bande ne forme pas la totalité du côté occidental de l'Ibérie, car dans son esprit, comme nous l'avons vu, l'angle sud-ouest de la péninsule ne se situait pas au cap Sacré, mais aux colonnes d'Héraclès (IV 34-37).

D'un autre point de vue, il paraît évident que la bipartition de l'Ultérieure entre zone gaditaine et Lusitanie reflète une dichotomie, habituelle chez les géographes hellénistiques, entre les régions civilisées proches de « notre mer » et les pays barbares du nord ; dichotomie dont on retrouve sans doute un autre écho dans un fragment où Artémidore observe que les Ibères « qui habitent sur le littoral » écrivent désormais en latin[107]. Cette opposition culturelle était déjà présente chez Polybe, à propos des zones méridionales et septentrionales de l'Hispanie (III 37, 10-11), mais il y a entre Artémidore et lui une différence de taille. Chez Polybe, les régions civilisées du littoral méditerranéen constituent ce qu'il appelle l'Ibérie, tandis que les pays barbares de l'ouest et du nord « n'ont pas de dénomination commune ». Chez Artémidore, ces pays sans nom sont devenus la Lusitanie, tandis que l'Ibérie, élargie à la péninsule et devenue synonyme exact d'Hispanie, a perdu toute connotation culturelle.

[106] Voir par exemple Polybe III 37, 9.

[107] γραμματικῇ δὲ χρῶνται τῇ τῶν Ἰταλῶν οἱ παρὰ θάλατταν οἰκοῦντες τῶν Ἰβήρων (fr. 22 Stiehle).

## 4. Le schéma (IV 14 - V 14) et le stadiasme (V 14-45)

La partie suivante brosse à grands traits la forme générale (*schêma*, V 13) et les contours (*perigraphê*, IV 14) de l'Ibérie. La description commence par la chaîne des Pyrénées : elle sépare l'Ibérie de la Celtique (IV 16 sq), son orientation est indiquée par la direction de ses deux extrémités, projetées respectivement vers le sud et vers le nord (IV 16-24), et de ses flancs on domine, vers l'est une partie de la Celtique, et vers l'ouest une partie équivalente de l'Ibérie (IV 24-29).

Sont ensuite envisagés les « trois côtés » de l'Ibérie (IV 29 - V 14), entendons par là ceux qui sont bordés par la mer[108]. L'ordre de leur énumération est singulier. Artémidore commence par le côté sud, celui qui est « parallèle aux secteurs (*klimata*)[109] méridionaux », des Pyrénées à Gadès, et qui est tourné vers la Méditerranée (IV 32-38). Il passe ensuite au côté opposé, celui qui est tourné vers le nord et l'Océan (V 1-4), et termine par le côté occidental, où se succèdent du nord au sud la Lusitanie, le cap Sacré et la région de Gadès (V 4-7). Le développement se termine par des précisions sur la morphologie des régions limitrophes des Pyrénées, où il est question d'une portion de littoral qui est tournée vers l'est et d'un golfe assez grand qui est séparé du golfe Galatique par les Pyrénées (V 7-13)[110]. L'ordre de cette *perigraphê* trahit un point de vue qui n'est en aucune façon celui de la périplographie grecque traditionnelle. Sous une forme volontairement schématique et simplifiée, il s'agit bel et bien d'une modélisation géométrique, première étape du travail d'élaboration cartographique qu'évoque Didier Marcotte à propos de ce texte[111]. La structure morphologique de base étant ainsi posée, Artémidore peut passer à partir de V 14 à une deuxième étape, celle du *paraplous*, dans laquelle il renoue avec la manière périplographique pour présenter de façon plus détaillée les segments littoraux et leur longueur, en faisant le tour de la péninsule dans le sens horaire à partir de la frontière de la Narbonnaise.

Il n'entre pas dans mon propos d'analyser le contenu du *paraplous*. Il faudrait pour cela s'engager, à la suite des éditeurs[112], dans une étude toponymique approfondie et dans un examen comparatif systématique des données chiffrées de la littérature périplographique conservée, ce qui dépasserait de beaucoup le cadre de ce travail. Je me contenterai d'attirer l'attention sur trois de ses particularités. En premier lieu, les mesures du stadiasme d'Artémidore sont pour la plupart divisibles par huit ou par quatre. Sur 18 nombres dont la lecture ne pose pas de problème majeur[113], 10 sont

---

[108] La chaîne des Pyrénées est considérée par Artémidore comme la base ou la racine de la péninsule, et n'est donc pas comptée parmi ses côtés (*pleurai*).

[109] Sur le sens de ce terme, voir Marcotte, *Le papyrus d'Artémidore* (cit. n. 2), p. 353 : il s'agit ici de « secteurs géographiques définis en latitude ».

[110] L'interprétation de ce passage est particulièrement difficile [*cf.* Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 232 sq ; S. Micunco dans Canfora, *Il papiro di Artemidoro* (cit. n. 49), p. 151 ; Lucarini, *Il nuovo Artemidoro* (cit. n. 49), p. 132 ; Bravo, *Artemidoro di Efeso*(cit. n. 49), p. 61 sq]. Je ne crois pas en tout cas que la phrase puisse se rapporter au golfe du Lion et au golfe de Rosas ; il s'agit très probablement du littoral septentrional et de lui seul.

[111] Marcotte, *Le papyrus d'Artémidore* (cit. n. 2), p. 353.

[112] Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 121-133 et 234-272.

[113] Des doute ont été émis sur le nombre du début de la ligne V 30. Selon les éditeurs, le premier signe indiquant 600 a été raturé par le copiste (Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 188 et 250), ce que conteste L. Canfora (« Truccare numeri », *Quaderni di Storia,* 68, 2008, p. 45 sq). Une distance de 684 stades

divisibles par huit, 6 sont divisibles par quatre et 2 sont simplement pairs. Quant aux quatre mesures restantes, deux paraissent irrémédiablement perdues malgré les tentatives des éditeurs[114], et des deux autres, l'une au moins est compatible avec le même système arithmétique[115]. D'où il ressort que les neuf dixièmes des mesures du *paraplous* peuvent être interprétées comme le résultat de la conversion en stades, sur la base 1:8, de mesures en milles fournies par des informateurs romains[116], comme le montre le tableau 1 (*infra* p. 26).

En second lieu, il y a une différence frappante entre les mesures de distance des sections Pyrénées-Gadès et Gadès-cap Sacré, qui sont toutes d'une grande précision, et celles de la section suivante, du cap Sacré au Bænis, où les mesures sont arrondies à la centaine ou à la dizaine de stades. Cette différence suppose un changement de mode de calcul, peut-être aussi de source d'information. Jusqu'au cap Sacré, Artémidore a certainement fondé la plupart de ses calculs sur des mesures itinéraires terrestres établies en milles romains, converties par lui en stades. Malgré l'emploi du terme *paraplous*, sans doute conservé par inertie du vocabulaire géographique, c'est bien d'un itinéraire routier qu'il s'agit. Le fait que dans toute cette partie du stadiasme les sites mentionnés soient des villes et des fleuves, comme dans les itinéraires, et jamais des caps comme on en trouve si souvent dans les vrais périples, est un indice qui milite en faveur de la même interprétation.

On aura noté que la somme des distances calculées des Pyrénées à Gadès par cette route côtière, soit 7084 stades[117], est supérieure de 376 ou 379 stades au chiffre transmis par Pline et par Agathémère (fr. 1 Stiehle)[118]. Il est établi depuis longtemps que la distance Pyrénées-Gadès du fr. 1 correspond à un itinéraire terrestre, parce qu'elle est ainsi qualifiée par Pline (*itinere terreno*) et qu'elle était jalonnée, au témoignage d'Agathémère, par des *mansiones* (διὰ τῶν πανδοκείων)[119]. On peut désormais être plus précis et affirmer que le fr. 1 se réfère à la route qui, après le passage du Sucro, coupait à l'intérieur des terres par Saetabis, Castulo et Corduba. Cette route était stratégiquement la plus importante et la plus fréquentée pour les liaisons à grande

---

entre les deux branches du delta du Bétis serait hautement invraisemblable, ce qui conforte à mon sens la lecture des éditeurs.

[114] Celle de la ligne V 31 est complètement perdue, et celle de V 34 est presque illisible (Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 188 et 190). Les éditeurs les restituent (respectivement à 78 et 36 stades) en supposant que la somme des mesures entre Gadès et le cap Sacré doit être égale au chiffre de 1700 stades donné par Strabon (III 2, 11) d'après Artémidore (fr. 11 Stiehle). Mais comme Francesco Prontera en a justement fait la remarque dans son intervention au colloque de Rome le 27 novembre 2009, la mesure donnée par Strabon, qui provient sans doute d'un autre passage d'Artémidore, est une approximation basée sur un barème conventionnel d'équivalences entre journées de navigation et distances en stades (en l'occurrence, probablement 1000 + 700 = 1 jour 1/2, voir à ce sujet P. Arnaud, « De la durée à la distance : l'évaluation des distances maritimes dans le monde gréco-romain », *Histoire & Mesure,* 8 (3-4), 1993, p. 232 sq). Les mesures du papyrus relèvent d'un autre mode de calcul et ne peuvent pas lui être directement comparées.

[115] Il manque le chiffre de la centaine à la mesure de distance entre le cap des Artabres et Megas Limen (V 44). 140 seraient divisible par quatre, 240 le serait par huit. Pour la mesure précédente (V 43), la restitution d'un delta après les signes indiquant 900 et 40 autoriserait également une division par huit (mais Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 194, suggèrent un epsilon ou un sigma).

[116] Sur la conversion mille-stade, voir Arnaud, *De la durée à la distance* (cit. n. 114), p. 239.

[117] Somme donnée par Artémidore lui-même à la ligne V 26.

[118] 838,5 milles, soit 6708 stades selon Pline (*Nat. Hist.* II 244), 6711 stades selon Agathémère (IV 17). Tous deux reprennent le même passage d'Artémidore.

[119] K. G. Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro: Versuch einer Quellenanalyse*, Berlin – New York, 1971, p. 262, n. 76 ; Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 125.

distance[120], entre autres motifs parce qu'elle était nettement plus courte que celle qui suivait toutes les incurvations du littoral, par Carthago Nova, Malaka et Calpé. C'est cette dernière qu'Artémidore a cependant retenu dans le passage que conserve notre papyrus, parce qu'elle convenait à son propos qui était de mesurer les contours de la péninsule. Artémidore connaissait donc dans le détail les mesures des deux variantes de l'itinéraire routier entre Tarragone et Gadès, et en fit état dans deux passages différents de sa Géographie. Il serait intéressant, à partir de l'hypothèse que je formule ici, de comparer ses mesures à celle des itinéraires augustéens et impériaux, en particulier celui des gobelets de Vicarello[121]. Je laisse pour une autre occasion cet examen qui nous entraînerait trop loin, mais on peut d'ores et déjà noter qu'on trouve entre les distances du papyrus et celles des gobelets quelques coïncidences remarquables[122], mais aussi, sur d'autres tronçons, de grandes différences.

À partir du cap Sacré, Artémidore change manifestement de méthode en faisant état de chiffres arrondis (1200, 320, 1300...) qui évoquent une pratique basée sur des équivalences approximatives entre journées de navigation et distances parcourues, plus habituelle chez les géographes de son temps[123]. Ce changement est facile à expliquer : à l'époque d'Artémidore, les côtes qui s'étendaient au nord du cap Sacré n'étaient sous contrôle romain que depuis peu de temps – ou, dans le cas du Nord-Ouest, ne l'étaient pas encore –, de sorte que les navigateurs étaient encore pour ces régions la principale source d'information des géographes. Cela dit, même dans cette section du *paraplous*, on trouve des mesures qui peuvent être ramenées à des milles romains et qui offrent des points de comparaison intéressants avec les chiffres de Varron conservés par Pline[124] (tableau 1, *infra* p. 26). Et l'on ne laissera pas d'être surpris par la précision des deux dernières mesures, sachant qu'elles concernent une région qui était pour un savant de cette époque la plus lointaine et la plus mal connue de l'Hispanie. Bien du travail reste à faire pour rendre compte, dans leur diversité et leur complexité, de toutes les données chiffrées du papyrus.

En troisième lieu, Luciano Canfora a fort justement remarqué que le sens horaire adopté par Artémidore dans son *paraplous* était contraire à l'habitude des géographes grecs[125]. Le Pseudo-Scylax et le Pseudo-Scymnos commencent au détroit des Colonnes et à sa région, pour ensuite progresser vers l'est. Chez Strabon (III *passim*), Pline (*Nat. Hist*. III 3) et Ptolémée (II 4 sqq), qui tous maintiennent au moins partiellement le procédé du périple comme élément structurant de la description géographique, c'est encore la région du détroit – étendue jusqu'à l'Anas ou au cap Sacré – qui est prise pour terme initial. Ils traitent ensuite successivement ou séparément la partie méditerranéenne et la partie atlantique du périple. Seules, dans le corpus conservé, les descriptions de Pomponius Mela (II 6, 89 sqq) et d'Orose (*Adv. pag*. I 2, 69-74) partent de l'est, en envisageant l'Hispanie à la suite de la Gaule. De façon analogue, le sens choisi par Artémidore doit vraisemblablement être compris à la lumière de la

[120] Sillières, *Les voies de communication* (cit. n. 66), p. 549 et 566 sqq, la qualifie d'épine dorsale de l'Hispanie méridionale.
[121] *CIL* IV, 3281-3284.
[122] Par exemple, les 131 milles de l'Èbre au Sucro (Artémidore) correspondent presque exactement aux 133 milles de Dertosa au Sucro (Vicarello).
[123] Arnaud, *De la durée à la distance* (cit. n. 114), p. 232 sqq.
[124] *Nat. Hist.* IV 115-116.
[125] Canfora, *Il viaggio di Artemidoro* (cit. n. 62), p. 267.

composition des deux premiers livres des *Geographoumena*, puisque nous savons que le littoral de la Gaule méridionale était un des aspects traités dans le livre I (fr. 9, 10, 14, 16 et 17 Schiano[126]).

| | **Papyrus d'Artémidore** | | **Polybe** | **Strabon** | **Varron** |
|---|---|---|---|---|---|
| | Stades | —› Milles | Stades | Stades | Milles |
| Pr. Veneris - Emporiae | 632 | 79 | — | 1600 | |
| Emporiae - Tarraco - Hiberus | 1508 + 92 = 1600 | 188,5 + 11,5 = 200 | 1600 | | |
| Hiberus - Sucro | 1048 | 131 | 2600 | 2200 | |
| Sucro - Carthago Nova | 1240 | 155 | | | |
| Carthago Nova - Calpe | 2020 | 252,5 | 3000 | 2200 | |
| Calpa - Gades | 544 | 68 | — | 750 | |
| Pr. Veneris - Gades | 7084 | 885,5 | 8000 + ... | 6000 + 750 | |
| Gades - Portus Menesthei | (86) | | | ± 1700 | 102 |
| Portus Menesthei - Asta | 120 | 15 | | | |
| Asta - Bætis | 84 | 10,5 | | | |
| Bætis - Onoba | 280 | 35 | | | |
| Onoba - Mænoba | ? | | | | |
| Mænoba - Ipsa | 24 | 3 | | | |
| Ipsa - A[nas] | ? | | | | |
| A[nas] - Pr. Sacrum | 992 | 124 | | | 126 |
| Pr. Sacrum - Salacia | 1200 | 150 | | ± 5000 | 160 |
| Salacia - Tagus | 320 | 40 | | | |
| Tagus - Durius | 1300 | (162,5) | | | 200 |
| Durius - Oblivio | 180 | (22,5) | | | — |
| Oblivio - Bænis | 110 | | | | (25 ?) |
| Bænis - Pr. Artabrum | 94[.] (944 ?) | 118 ? | | | |
| Pr. Artabrum - Portus Magnus | [.]40 (240 ?) | 30 ? | | | |

Tableau 1. Mesures de distance comparées entre Artémidore, Polybe, Strabon et Varron.

[126] Dans C. Schiano, *Artemidoro di Efeso e la scienza del suo tempo*, Bari, 2010, p. 149-155.

## 5. Tentative de reconstitution de la carte d'Artémidore

C'est à partir de l'ensemble des données fournies par la *perigraphê* et le *paraplous* que j'ai tenté de former l'image de l'Ibérie d'Artémidore (fig. 5)[127]. Je m'empresse de préciser, pour dissiper un possible malentendu, que cette figure n'est pas la restitution d'une carte supposée avoir existé. C'est simplement et exclusivement la représentation graphique des éléments objectifs de la description des colonnes IV et V (distances en stades, mention de caps et de golfes, orientation selon les points cardinaux, etc.). Elle est conjecturale, car la description côtière, telle qu'elle est conservée dans le papyrus, ne remplit qu'une partie des conditions nécessaires à l'élaboration d'une représentation cartographique. En particulier, nous ne savons pas dans quelle mesure, à l'époque d'Artémidore, la confection d'une carte régionale prenait en compte des éléments de géographie mathématique ou astronomique. Il convient même de parler d'une représentation virtuelle, car nous n'avons pas la certitude que le chapitre tiré d'Artémidore (ou d'un abrégé d'Artémidore) que conservent les colonnes IV et V était illustré par une carte. Comme nous l'avons vu, la carte qui précède ce texte ne représente pas l'Ibérie, et l'espace qui le suit semble être resté vide jusqu'à la réutilisation du papyrus pour d'autres usages[128].

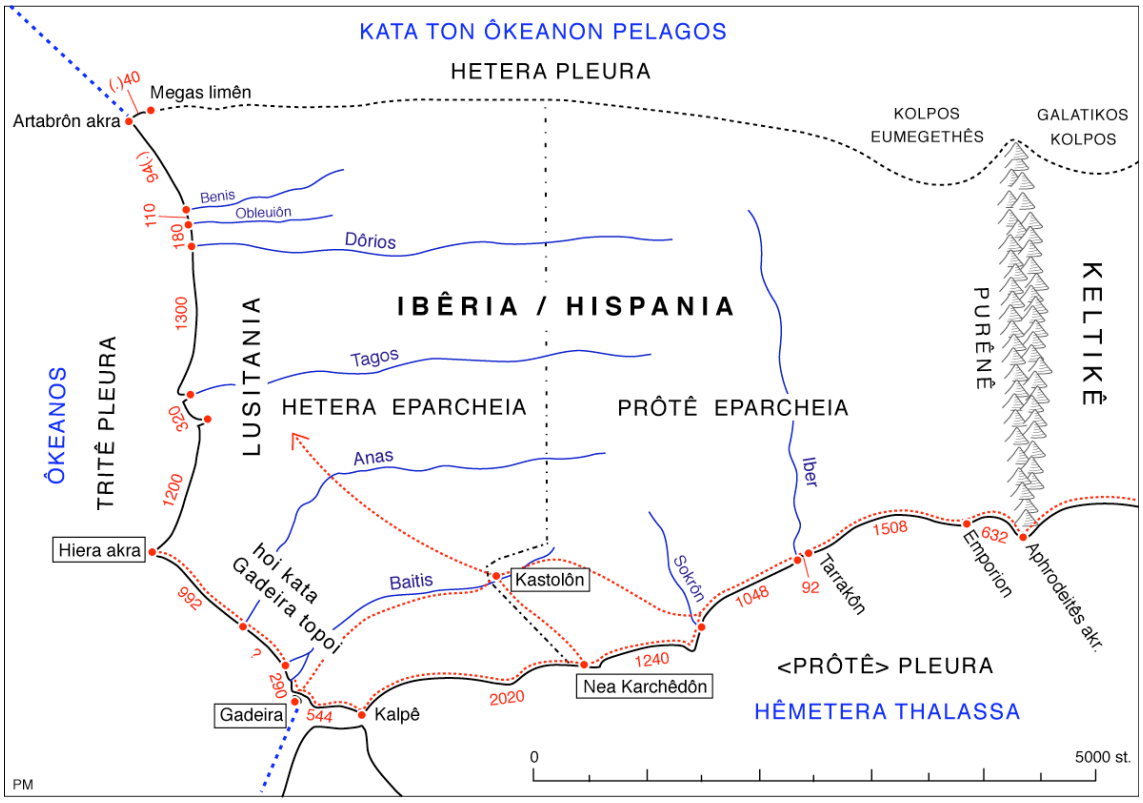



Fig. 5. Proposition de restitution des données cartographiques d'Artémidore.

[127] Le dessin de la figure 5 précise et corrige sur plusieurs points ma première tentative de restitution, publiée dans Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 118.

[128] Il était peut-être destiné à recevoir, lui aussi, une carte [Marcotte, *Le papyrus d'Artémidore* (cit. n. 2), p. 345].

Tout un faisceau d'indices porte néanmoins à penser que le texte des colonnes IV-V, dans sa globalité, n'avait de sens que dans l'optique d'un projet cartographique, comme l'a judicieusement observé Didier Marcotte qui parle d'un « tableau synthétique » de l'Ibérie, peut-être « destiné à accompagner une carte » à la façon d'une « fiche technique », suivant un modèle que l'on retrouvera plus tard chez Ptolémée[129]. Plusieurs éléments peuvent être invoqués à l'appui de cette proposition : le point de vue spatial omniprésent dans les formes verbales comme dans les régimes prépositionnels, la schématisation géométrique de la *perigraphê*, la précision des mesures du *paraplous*. L'absence de toute mention des ressources ou des merveilles du pays ou de toute allusion à l'origine de ses habitants et à leur caractère n'est pas moins significative, car même dans les présentations les plus brèves de l'Ibérie[130], on trouve toujours quelques informations relevant de l'histoire naturelle, de la paradoxographie, de l'histoire ou de l'ethnographie.

La question qui reste ouverte est celle de l'auteur de cette notice. Il peut s'agir d'un abréviateur d'Artémidore actif au tournant de notre ère, comme Didier Marcotte l'a récemment suggéré[131]. Il est vrai que cette hypothèse aiderait à expliquer certaines lacunes ou bizarreries du fragment, notamment l'absence de mesures générales de longueur et de largeur de la péninsule ou des provinces – comme on en trouve chez Strabon ou chez Pline –, qui devraient normalement former la charpente de la représentation cartographique et sans lesquelles les distances côtières du *paraplous* n'ont qu'une utilité relative. Mais en dépit de ces difficultés, si l'on admet que « l'état du corpus ne permet aucune affirmation catégorique, ni positive, ni négative, sur la présence de cartes dans la production libraire avant Ptolémée »[132], je ne crois pas qu'on puisse écarter complètement l'éventualité que notre texte ait appartenu, en tant que notice accompagnant une carte, au projet éditorial initial.

Quoi qu'il en soit, il me paraît assuré que le texte que nous lisons dans le papyrus est un reflet fiable (quoique probablement condensé et sélectif) du contenu du livre II des *Geographoumena*. Il me reste à résumer les données, déjà discutées pour la plupart dans les pages qui précèdent, qui justifient mes choix graphiques. On trouvera en annexe (p. 37) d'autres renseignements topographiques ou toponymiques, issus de la tradition indirecte, dont j'ai tenu compte mais qui ne sont pas tous reportés sur ma carte.

Artémidore conçoit l'Ibérie comme un quadrilatère dont les côtés, sans être exactement parallèles deux à deux, s'inscrivent dans une figure qui s'approche d'un rectangle inscrit dans la grille orthogonale des méridiens et des parallèles[133]. Le côté oriental est formé par la ligne nord-sud de la chaîne des Pyrénées. Le côté nord n'est pas décrit, hormis la présence d'un golfe « assez important » immédiatement à l'ouest des Pyrénées. Le littoral occidental, délimité au nord par le cap des Artabres et au sud par la sortie atlantique du détroit, près de Gadès, n'est pas perçu comme rectiligne. Il présente vers le milieu un saillant qui se termine au cap Sacré[134], lequel marque la limite entre le

[129] Marcotte, *Le papyrus d'Artémidore* (cit. n. 2), p. 354.
[130] Par exemple Appien *Ib*. 1-8, Mela II 85-87, Justin XLIV 1 (d'après Trogue-Pompée).
[131] Marcotte, *Le papyrus d'Artémidore*, p. 354.
[132] Marcotte, *ibid.*, p. 363.
[133] Comme le suggère le fait que le côté méridional soit décrit comme « parallèle aux *klimata* méridionaux » (IV 37 sq).
[134] Il ressort du fr. 1 Stiehle que le cap Sacré n'était pas pour Artémidore le point le plus occidental de l'Ibérie. Cette position extrême était occupée par le cap des Artabres.

pays des Lusitaniens vers le nord et la « région de Gadès » vers le sud (IV 34-37). Ce vaste espace occidental est rythmé assez régulièrement par les embouchures des quatre grands fleuves atlantiques (Bétis, Anas, Tage et Durius) et par deux cours d'eau galiciens plus modestes[135]. Le détroit est probablement conçu comme un long chenal maritime entre Calpé et un point assez proche de Gadès. Les caps du littoral méridional sont omis – ce qui m'a contraint à des conjectures –, et sur ce côté les seuls fleuves mentionnés sont le Sucro et l'Èbre[136]. L'intérieur n'est pas décrit, excepté la mention de Castulo et des sources du Bétis. La nécessité d'accorder les mesures de distances du stadiasme (livrées pour deux côtés seulement) avec l'orientation générale des quatre côtés, telle que la *perigraphê* la suggère, ne laisse en fin de compte qu'une marge d'incertitude assez faible. Dans ma proposition, la longueur maximale de l'Ibérie (dans le sens est-ouest) s'établit hypothétiquement autour de 8000 stades, et sa largeur nord-sud maximale entre 5000 et 6000 stades.

## 6. L'Ibérie d'Artémidore dans son contexte historique : Polybe, Posidonius, Varron et Agrippa

Quelle place occupe Artémidore, d'après le texte que nous venons d'analyser, dans l'histoire de la géographie et de la cartographie de la péninsule Ibérique ? Telle est la question sur laquelle je souhaite clore ce travail, en m'appuyant sur la comparaison de quatre représentations graphiques virtuelles (fig. 5 à 8) : celle que j'ai tenté d'élaborer à partir du papyrus d'Artémidore et, d'autre part, celles que j'ai tirées de Polybe, de Strabon (pour une vision d'ensemble qui doit sans doute beaucoup à Posidonius) et de Pline l'Ancien (qui permet d'entrevoir les conceptions cartographiques d'Agrippa et secondairement de Varron)[137]. Pour ne pas alourdir l'exposé, j'ai rejeté dans les annexes 2 à 4 (p. 37 sqq) les référence aux textes qui ont servi de base à mes reconstructions, avec quelques remarques sur des points litigieux.

### *6.1. Polybe*

On ne trouve pas dans ce qui nous reste de l'œuvre de Polybe une évocation de l'Ibérie qui prendrait la forme d'une figure géométrique achevée. Non qu'il ne goûtât pas ce genre d'exercice, comme le montre, entre autres exemples, sa description de l'Italie et de la plaine padane, construite sur une figure formée par deux triangles (II 14). Il n'est pas interdit de penser que Polybe abordait cette question dans le livre XXXIV, consacré en partie à la géographie de l'Occident, dont il ne nous reste que de maigres fragments. Je crois néanmoins que la brève présentation du chapitre III 37 reflète bien son point de vue : l'Ibérie est pour lui un objet géographique en construction dont seul le côté méridional est connu de façon satisfaisante. C'est donc en se basant sur sa conception géométrique de l'espace méditerranéen que l'on pourra déduire, par extrapolation, une partie de la figure de l'Ibérie.

[135] On peut supposer qu'Artémidore les jugea dignes d'être nommés parce que leur découverte était récente et avait donné lieu à des récits merveilleux.
[136] On aurait pu s'attendre à une mention du Tader.
[137] J'ai renoncé à appliquer la même grille d'analyse à Ératosthène, à la fois parce que son Ibérie était sans doute encore peu différenciée, et parce que les informations qu'on peut lui rapporter sont trop lacunaires et parfois ambiguës.

Polybe construit les contours de la Méditerranée occidentale sur un triangle dont le sommet était à Narbonne, au fond du golfe Galatique, l'angle oriental au détroit de Messine et l'angle occidental aux Colonnes d'Héraclès, ces deux derniers points étant placés sur le même parallèle[138]. Cette figure n'était pas originale, mais Polybe se distinguait de ses prédécesseurs en l'aplatissant exagérément, ce qui conférait à l'Ibérie et à l'Italie une disposition presque horizontale (fig. 6). La portion de l'Ibérie qui va des Pyrénées aux Colonnes s'étendait donc principalement d'est en ouest, avec une légère inclinaison vers le sud-ouest, ce qui avait deux conséquences : elle était approximativement parallèle à la côte libyenne, et la chaîne des Pyrénées qui se développe perpendiculairement à la côte devait presque nécessairement suivre une orientation nord-sud[139]. Ces orientations principales se retrouvent inchangées dans la description d'Artémidore, qui sur ce point était sans doute directement tributaire de Polybe. Il est d'ailleurs curieux de constater que ces deux auteurs commettent la même erreur d'appréciation grossière en ce qui concerne l'orientation du littoral entre le cap Creus et le cap de Gata, alors qu'ils avaient tous deux navigué le long de ces côtes !

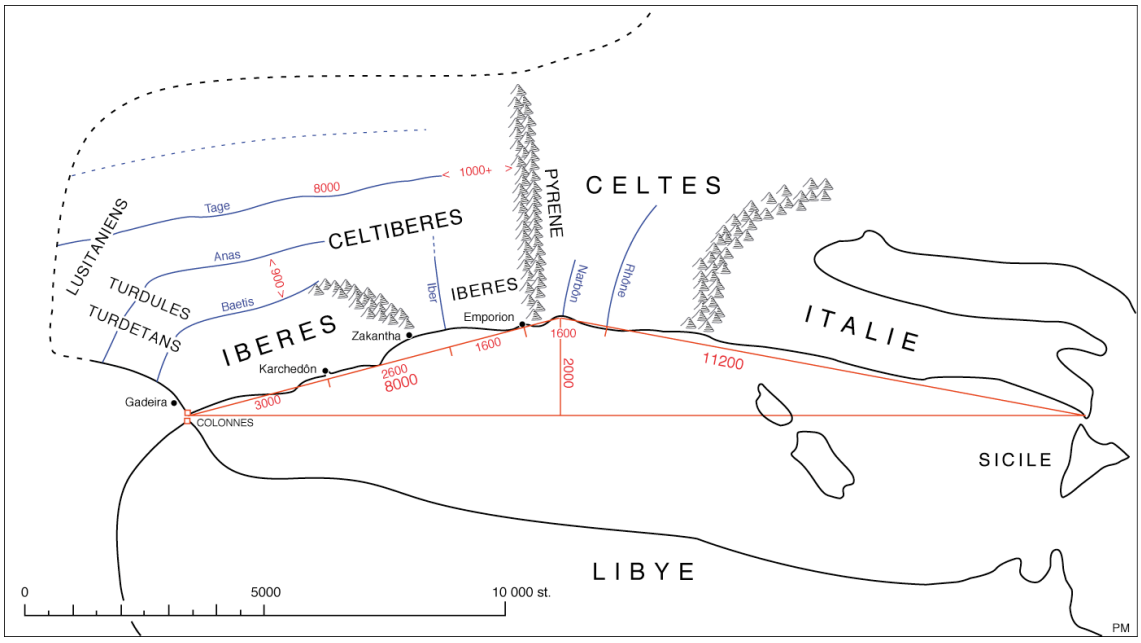



Fig. 6. Proposition de restitution des données cartographiques de Polybe.

Les différences que l'on peut relever entre la vision de Polybe et celle d'Artémidore s'expliquent principalement par l'affermissement du contrôle romain pendant les quelques décennies qui les séparent, et par une meilleure connaissance des régions occidentales et septentrionales de l'Hispanie. Polybe opposait à la région tournée vers notre mer, appelée *Ibêria*, les terres tournées vers la mer extérieure, habitées par des nations barbares qu'il renonce à nommer collectivement (III 37, 11). Cette bipartition s'efface chez Artémidore au profit d'une autre division, en provinces,

[138] Strabon II 4, 2.
[139] Il convient de préciser, néanmoins, que l'orientation des Pyrénées n'est pas explicitement caractérisée dans ce qui nous reste de Polybe.

qui ne s'établit plus dans le sens nord-sud en fonction d'un gradient de civilisation, mais dans le sens est-ouest en fonction de l'organisation militaire et administrative romaine. L'Ibérie d'Artémidore est géographiquement unifiée, mieux cernée, et ses dimensions se réduisent sensiblement (mille stades de moins, en longueur, que chez Polybe).

La maigreur des informations que l'on peut glaner dans Polybe ne permettent pas de pousser plus loin le jeu des comparaisons. En particulier, nous ne savons pas si l'étranglement de la masse continentale au niveau des Pyrénées, et donc le caractère péninsulaire de l'Ibérie, était déjà perçu par Polybe. Mais en tout état de cause, il me paraît raisonnable d'admettre une filiation directe entre sa conception de l'Ibérie et celle qu'Artémidore développera en l'affinant et en la précisant.

### *6.2. Strabon*

Les données de nature cartographique que l'on peut tirer de Strabon sont nombreuses, mais il n'est pas facile de les coordonner et de les synthétiser graphiquement en raison de la diversité de ses sources. Manifestement, parce qu'il travaillait de seconde main sans connaissance directe du terrain occidental, Strabon ne se rendait pas compte, en compilant des mesures de distances tirées d'auteurs variés, qu'elles n'étaient pas toujours compatibles les unes avec les autres. Si l'on veut résumer sa conception en quelques mots, on dira que son Ibérie a la forme d'une peau de bœuf[140] inscrite dans un rectangle de 6000 x 5000 stades, orientée d'ouest en est et rattachée au continent européen par la ligne nord-sud des Pyrénées (fig. 7).

Mais au-delà de cette première approximation, l'exposé de Strabon laisse apparaître plusieurs contradictions internes[141] dont la plus grave a trait à la construction géométrique de l'espace méditerranéen. En effet, Strabon indique à trois reprises, en citant Hipparque comme source, que Byzance, Marseille et Narbonne sont à peu près sur le même parallèle, 4900 stades – soit sept degrés de latitude – au nord du parallèle de Rhodes et des Colonnes[142]. Pour obtenir la distance de Narbonne à la côte libyenne, sachant que le parallèle de Rhodes passe à peu près au milieu de la mer de Ligystique, il faut doubler ce chiffre. Strabon se fonde sur ces calculs pour affirmer avec force que « quand on prétend que le trajet maximum par mer d'Europe en Libye représente 5000 stades depuis le fond du golfe Galatique, cela me paraît aberration pure » (II 4, 3)[143]. Mais voici que quelques pages plus loin (II 5, 8), Strabon change brutalement et radicalement d'attitude : les calculs d'Hipparque et de Pythéas sont faux puisque « d'après les navigateurs, le trajet le plus long de Celtique en Libye, à partir du golfe Galatique, vaut 5000 stades » : il ne peut donc pas y avoir plus de 2500 stades entre Marseille et le parallèle de Rhodes ; d'où la conclusion de Strabon : Marseille n'est pas sur le parallèle de Byzance.

Strabon n'a pas su résoudre cette contradiction, ou ne l'a pas vue. Pour choisir à sa place entre les deux termes de l'alternative, il faut revenir aux dimensions qu'il prête,

---

[140] Cette comparaison surprenante ne pouvait naître que dans l'esprit de quelqu'un qui avait une carte sous les yeux, le dessin schématique des principaux caps et des golfes pouvant suggérer les contours d'une peau de bœuf.

[141] Ces contradictions sont le signe d'une construction intellectuelle que Strabon ne s'est probablement jamais soucié de synthétiser matériellement dans une carte de la terre habitée.

[142] Strabon II 4, 3 ; II 5, 8 ; II 5, 40-41.

[143] Traduction G. Aujac, Paris, 1969.

dans le même livre, à la péninsule : sa largeur est de 5000 stades (II 5, 27), pour une longueur de 6000 stades comptés des Pyrénées au côté occidental (II 4, 4). Ces chiffres sont incompatibles avec l'option hipparquienne du paragraphe II 4, 3, car celle-ci implique une distance nord-sud proche de 4900 stades entre les Colonnes et l'extrémité sud des Pyrénées (proche de Narbonne), à quoi l'on doit encore ajouter pas loin de 3000 stades pour arriver à l'extrémité nord de ces mêmes montagne, soit au total une largeur qui serait, au minimum, de 7500 stades. Le chiffre de 5000 stades s'accorde en revanche parfaitement avec les données du paragraphe II 5, 8. J'ai donc placé Marseille et Narbonne sur un parallèle situé à mi-chemin entre celui de Rhodes et celui de Byzance (fig. 7), à l'instar de Gosselin, Bunbury, Berthelot, García y Bellido, Lasserre ou Jacob[144], mais contrairement à Germaine Aujac[145] et à Claudio Schiano[146].

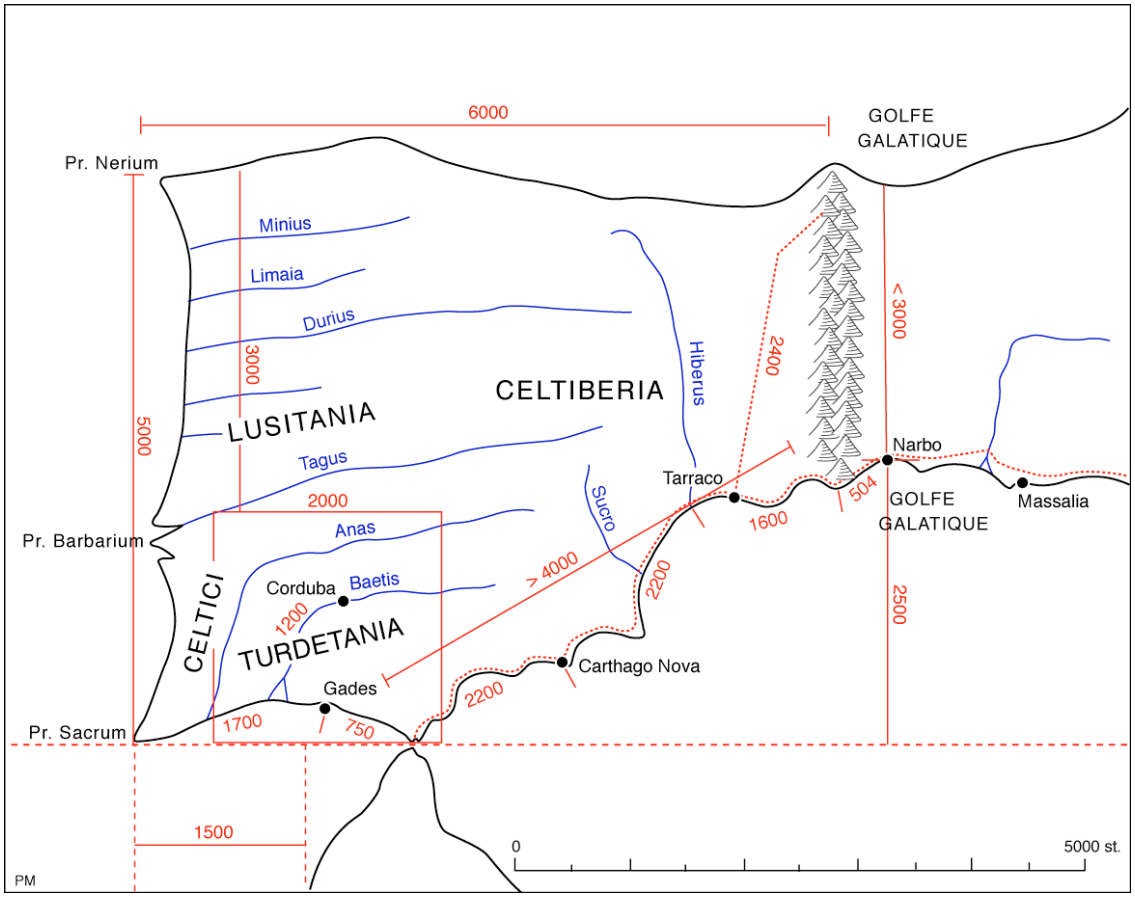



Fig. 7. Proposition de restitution des données cartographiques de Strabon.

[144] Quelques-unes de ces restitutions sont reproduites dans Schiano, *Artemidoro di Efeso* (cit. n. 126), p. 73 sq. Il est piquant de constater que la figure qui respecte le mieux l'ensemble des données straboniennes est aussi la plus ancienne : c'est celle de P.-F.-J. Gossellin, *Géographie des Grecs analysée, ou les systèmes d'Eratosthénès, de Strabon, de Ptolémée comparés entre eux et avec nos connoissances modernes*, Paris, 1790, pl. h.t.

[145] G. Aujac, *Strabon - Géographie, livre II*, Paris, 1969, carte h.t., où Marseille est alignée sur Byzance conformément aux indications d'Hipparque.

[146] Schiano, *Artemidoro di Efeso* (cit. n. 126), p. 77-80 et pl. VI, fig. 2. Cet auteur minimise l'importance du § II 5, 8 (où il ne veut voir qu'une citation de Polybe, qui n'est pourtant pas nommé) et ignore les contradictions qu'entraîne l'option hipparquienne, notamment en ce qui concerne la largeur de la péninsule.

Les ressemblances entre la carte de Strabon et celle d'Artémidore sont peu nombreuses et ne portent que sur des détails, comme la présence de golfes bien marqués de part et d'autres des extrémités de la chaîne des Pyrénées ; on peut aussi noter que Strabon maintient l'idée d'une orientation sud-nord des Pyrénées.

Les différences, en revanche, concernent des aspects fondamentaux de la construction cartographique de l'Ibérie. Le côté méditerranéen est nettement orienté nord-est/sud-ouest, nettement plus en oblique que chez Polybe et Artémidore – il n'est donc pas parallèle à la côte africaine –, parce que la verticale du triangle dont Narbonne est le sommet mesure 2500 stades, au lieu de 2000 chez Polybe. On ne connaît pas à ce sujet le chiffre d'Artémidore, mais comme on vient de le voir, tout porte à croire qu'il était proche de celui de Polybe. D'autre part, l'articulation ente les façades méridionale et occidentale est conçue de façon radicalement différente. Le cap Sacré est pour Strabon (qui s'autorise ici de Posidonius) le point de l'Ibérie le plus avancé vers l'ouest, et il est placé sur le même parallèle que les Colonnes. Conséquence : le côté sud de la péninsule va jusqu'au cap Sacré et comprend donc une portion du littoral atlantique. Quant aux Colonnes, elles sont nettement distinguées de Gadès. L'ensemble s'inscrit dans un quadrilatère de 6000 x 5000 stades, plus court que le rectangle d'Artémidore. Enfin, l'évocation de la peau de bœuf ne correspond nullement à l'esprit plus géométrique du schéma d'Artémidore.

Il est tentant d'expliquer ces profondes différences par l'influence de Posidonius. Sur la position du cap Sacré, sur les éléments de géographie astronomique qui déterminent l'orientation de la façade méditerranéenne de l'Ibérie, c'est très probablement lui que Strabon a pris pour guide au détriment d'Artémidore.

### *6.3. Pline l'Ancien*

L'intérêt des livre géographiques de l'*Histoire Naturelle* réside, pour notre propos, en ce qu'ils conservent des éléments de cartographie romaine datant de moins d'un siècle après Artémidore. Dans le cas de l'Hispanie, il n'est pas toujours aisé d'y démêler ce qui revient à Varron et à Agrippa. En simplifiant quelque peu[147], on peut dire que Pline a emprunté à Agrippa les données chiffrées concernant les dimensions des provinces, et à Varron certaines mesures d'ensemble et la plupart des mesures de distance côtières. Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, face à la carte d'Artémidore, les points communs l'emportent sur les différences (fig. 8).

Commençons par ces dernières. L'orientation des Pyrénées est en partie corrigée : la chaîne ne s'étend plus du nord au sud, mais du nord-ouest au sud-est. L'Hispanie de Varron et d'Agrippa apparaît plus large et plus ramassée que celle d'Artémidore, mais surtout elle affecte une forme trapézoïdale très étranglée au niveau des Pyrénées, sa largeur faisant plus que doubler d'est en ouest. Cette caractéristique s'accentuera au cours de l'époque impériale pour aboutir chez Orose[148], au début du V^e^

[147] La littérature sur cette question est abondante et touffue. *Cf.* A. Klotz, « Die geographischen *commentarii* des Agrippa und ihre Überreste », *Klio,* 24, 1931, p. 38-58 et 386-466 ; Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius* (cit. n. 119) ; P. Arnaud, « Texte et carte de Marcus Agrippa : historiographie et données textuelles », *Geographia Antiqua,* 16/17, 2007/2008, p. 73-126.

[148] *Adv. pag*. I 2, 69-71. Il est généralement admis que, pour l'Espagne, Varron est la source directe ou indirecte d'Orose [Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius* (cit. n. 119), p. 102].

siècle, à la description paradoxale d'une Hispanie triangulaire dont les Pyrénées forment l'une des pointes.

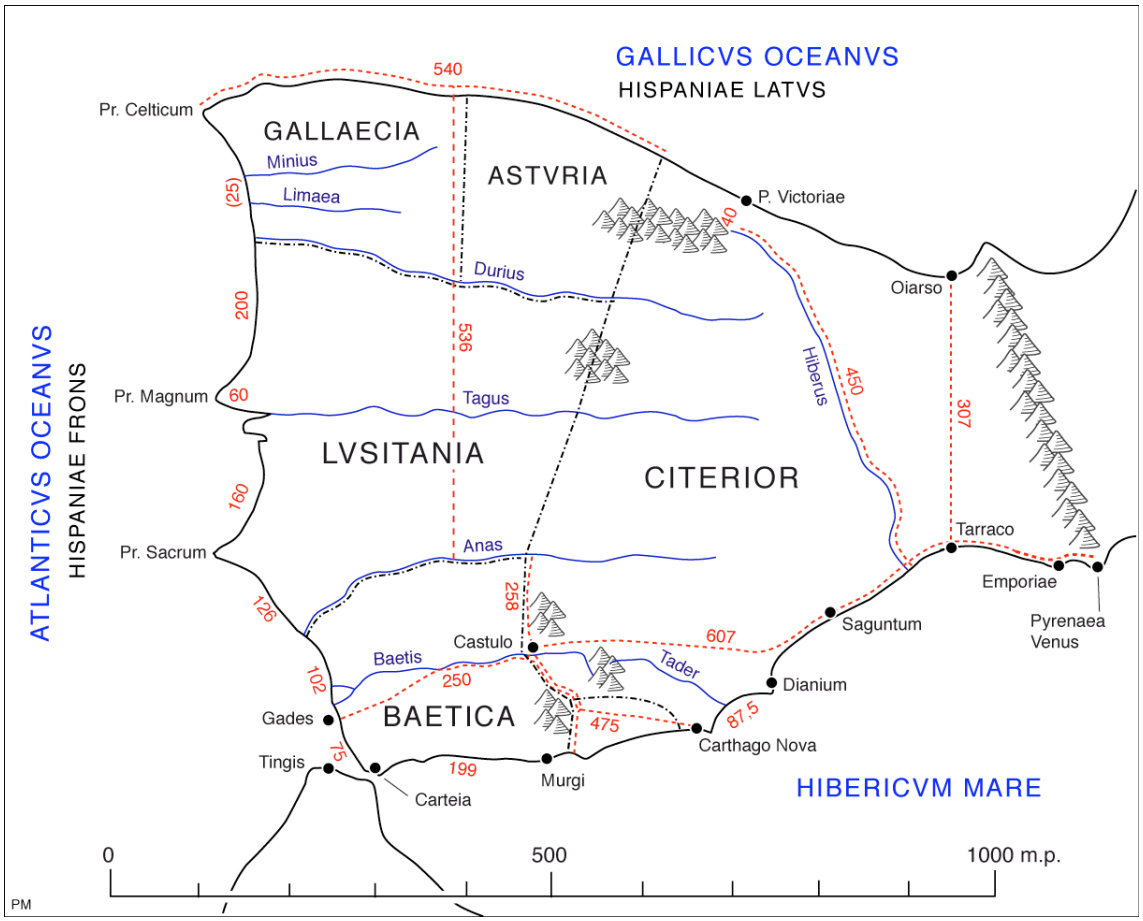



Fig. 8. Proposition de restitution des données cartographiques de Pline l'Ancien.

Les ressemblances se situent à plusieurs niveaux. La mention des caps qui prolongent symétriquement les deux extrémités des Pyrénées fait écho à la description du papyrus. La ville de Castulo apparaît chez Agrippa comme le principal point d'articulation des espaces intérieurs. Pour Pline comme pour Artémidore, le côté occidental de l'Hispanie commence au sortir du détroit : c'est ce que montre la façon dont il détermine la « largeur » de la Bétique, c'est-à-dire sa dimension nord-sud, en longeant la côte (III 17), mais aussi le fait que le cap Sacré soit placé à peu près au milieu du côté occidental de l'Hispanie (IV 115). Cette dernière notation est d'autant plus intéressante que Pline la rapporte nommément à Varron, qui se situe donc à cet égard dans le droit fil d'Artémidore[149], à la différence de Posidonius et de Strabon. Plus généralement, on observe chez Pline un usage hybride des mesures itinéraires (dominantes dans la partie méditerranéenne, jusqu'à Gadès) et des mesures de navigation (sur la façade atlantique au nord du cap Sacré) qui rappelle de fort près la pratique d'Artémidore. On notera à ce propos que la distance des Pyrénées à Gadès,

[149] Sur le rôle de Varron dans la transmission d'Artémidore à la fin de l'époque républicaine et sous Auguste, voir Arnaud, *Texte et carte de Marcus Agrippa* (cit. n. 147), p. 108.

d'après Agrippa, est de 857 milles[150], ce qui n'est pas très éloigné des 838,5 milles que Pline impute à Artémidore pour le même itinéraire (II 244).

Dans un bilan récent sur les caractères singuliers de la géographie romaine, Pascal Arnaud faisait observer que « le trait le plus marquant de la géographie impériale est la place dévolue aux itinéraires dans la construction imaginaire du monde, [tandis que] la géographie grecque classique s'était construite sur la mesure des mers »[151] ; s'interrogeant sur la chronologie de cette évolution, il rappelait que des prémices en sont perceptibles bien avant le règne d'Auguste. Si mon analyse des colonnes IV et V du papyrus est juste, je me crois fondé à soutenir qu'Artémidore fut, sinon l'initiateur, du moins le précurseur de cette nouvelle approche des espaces géographiques.

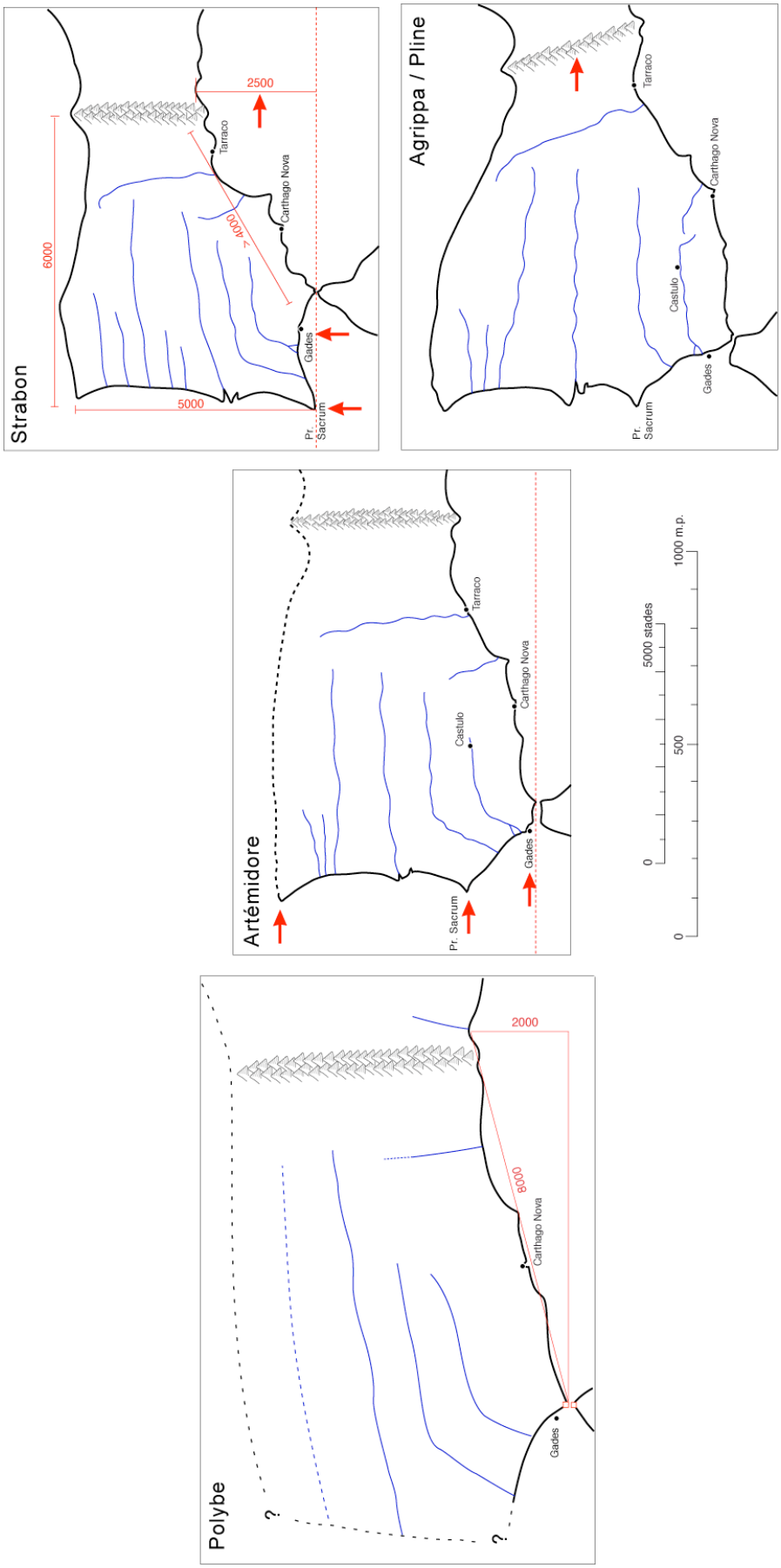
## Conclusion

Du point de vue de la forme générale de la péninsule, allongée et comme écrasée dans le sens est-ouest, les affinités entre la conception cartographique d'Artémidore et celle de Polybe sont évidentes. Mais en complétant jusqu'à la Galice le dessin du littoral, en intégrant les divisions provinciales dans son schéma d'ensemble, en se servant d'itinéraires terrestres pour affiner les mesures de son périple, Artémidore apparaît comme un innovateur plus que comme un héritier. Bien que l'intérieur des terres soit peu présent dans le texte du papyrus, plusieurs indices donnent à penser qu'il fut le premier à donner de l'Hispanie dans son ensemble une vision cohérente, fondée sur la structuration territoriale des espaces conquis par Rome et la prise en compte des principaux axes de communication. De plus, un certain nombre de coïncidences remarquables avec les mesures ou les orientations de Varron et d'Agrippa suggère qu'Artémidore exerça une influence déterminante sur le développement de la géographie et de la cartographie romaines au I^er^ siècle av. J.-C. Paradoxalement, c'est chez les derniers représentants de la géographie hellénistique qu'Artémidore trouvera le moins d'échos ; Posidonius, suivi par Strabon, construira la figure de la péninsule sur des bases profondément différentes (fig. 9, p. 36).

La figure que révèle le papyrus est donc fort éloignée de ce qu'on pouvait supputer à partir des quelques fragments connus antérieurement. Artémidore n'est pas le devancier falot qu'on entrevoyait derrière Posidonius ; il apparaît comme un relais décisif entre la Grèce et Rome, auquel Varron et Agrippa doivent certainement beaucoup plus qu'on ne croyait.

[150] 607 des Pyrénées à Castulo (III 29) + 250 de Castulo à Gadès (III 17).

[151] P. Arnaud, « Introduction : la géographie romaine impériale, entre tradition et innovation », in G. Cruz Andreotti, P. Le Roux et P. Moret (éd.), *La invención de una geografía de la Península Ibérica, II : la época imperial*, Málaga-Madrid, 2007, p. 34.


Strabon
6000
5000
2500
4000
Tarraco
Carthago Nova
Gades
Pr. Sacrum
Agrippa / Pline
Tarraco
Carthago Nova
Castulo
Gades
Pr. Sacrum
Artémidore
Tarraco
Carthago Nova
Castulo
Gades
Pr. Sacrum
0
5000 stades
1000 m.p.
0
500
Polybe
2000
8000
Carthago Nova
Gades
?
?

## Annexe 1. Artémidore

Données cartographiques et topographiques qui ne figurent pas dans le papyrus, ou qui diffèrent de celles du papyrus :

• De Scingomagus dans les Alpes à Illiberis et aux Pyrénées, 468 milles (fr. 1 Stiehle = Pline II 244).

• Des Pyrénées à l'Océan et à la côte de l'Hispanie, par voie de terre, 831 milles [= 6648 stades], et traversée jusqu'à Gadès, 7,5 milles [= 60 stades] (fr. 1 Stiehle = Pline II 244).

• Les colonnes d'Héraclès se trouvent à Gadès (fr. 1 et 9 Stiehle = Pline II 242 et Marcien, *Peripl. mar. ext.* II 4).

• De Gadès au cap Sacré, pas plus de 1700 stades (fr. 11 Stiehle = Strabon III 2, 11).

• De Gadès au cap des Artabres en contournant le cap Sacré, 991,5 milles [= 7932 stades][152] (fr. 1 Stiehle = Pline II 242).

• Le cap des Artabres est l'endroit « où le front de l'Hispanie avance le plus loin », *quo longissime frons procurrat Hispaniae*[153] (fr. 1 Stiehle = Pline II 242).

• Castulo est une ville des *Ôritanoi*, peuple dont le territoire s'étend du littoral à l'intérieur des terres (fr. 18 Stiehle = St. Byz. s.v. *Kastalôn* et *Ôrisia*).

• Noms géographiques rapportés à Artémidore par Strabon : l'île et le temple d'Héra près du détroit (fr. 10 Stiehle = Strabon III 5, 5) ; *Odusseia* et son temple d'Athéna près d'*Abdêra* (fr. 16 Stiehle = Strabon III 4, 3).

• Noms géographiques rapportés à Artémidore par Etienne de Byzance : – Trois ethniques, *Belitanoi*, *Ôritanoi*, *Tourtutanoi/Tourtoi*. – Deux choronymes, *Ôrêtania*, *Tourtutania*. – Quatre villes, *Abdêra*, *Hêmeroskopeion*, *Kartaia*, *Orsia/Ôrisia*.

## Annexe 2. Polybe

• La côte de l'Europe entre les Colonnes et le détroit de Sicile forme un angle obtus dont le sommet est à Narbonne ; du détroit de Sicile à Narbonne il y a plus de 11200 stades, et de Narbonne aux Colonnes, un peu moins de 8000 ; la hauteur du triangle ainsi formé est de 2000 stades (XXXIV 6 = Strabon II 4, 2).

• Les Pyrénées s'étendent sans interruption de notre mer à la mer extérieure (III 37, 9) ; elles séparent les Ibères des Celtes (III 39, 4) ; elles sont habitées par des *Galatai* du côté de la mer extérieure (X 39, 8).

• La partie de la péninsule qui est tournée vers notre mer, des Pyrénées aux Colonnes, s'appelle l'Ibérie ; celle qui est tournée vers la mer extérieure n'a pas de dénomination commune (III 37, 10-11).

• Des Pyrénées aux Colonnes, « environ 8000 stades » (III 39, 5) ou « un peu moins de 8000 stades » (XXXIV 7, 3 = Strabon II 4, 4).

• Du Rhône à Emporion, 1600 stades ; d'Emporion à l'Èbre, 1600 stades ; de l'Èbre à Carthago Nova, 2600 stades ; de Carthago Nova aux Colonnes, 3000 stades (III 39, 6-8).

---

[152] Cette mesure dépasse de plus de 2000 stades les 5755 stades qui sont la somme des distances correspondantes dans le papyrus (Gallazzi *et al.*, *P.Artemid.*, p. 133). À cela deux explications possibles : la mesure du fr. 1 est basée sur un trajet par mer ; ou elle provient d'un autre auteur, cité ou discuté par Artémidore [Lucarini, *Il nuovo Artemidoro* (cit. n. 49), p. 126 sqq].

[153] Il faut comprendre que le cap des Artabres (= *pr. Nerium* ou *pr. Celticum*) est la pointe la plus occidentale de l'Hispanie.

• Du Bétis à l'Anas 900 stades (XXXIV 9, 13 = Strabon III 2, 11).

• Le Bétis et l'Anas prennent naissance en Celtibérie (XXXIV 9, 13 = Strabon III 2, 11).

• Une chaîne de montagne se terminant sur la côte près de Sagonte sépare l'Ibérie et la Celtibérie (III 17, 2).

• Longueur du Tage, en ligne droite de la source à l'embouchure, 8000 stades ; de la source du Tage aux Pyrénées, plus de 1000 stades (XXXIV 7, 5 = Strabon II 4, 4).

Les centres d'intérêt du livre III expliquent l'absence de toute information géographique sur les régions atlantiques et notamment sur l'existence d'autres fleuves au nord du Tage. Ces informations étaient probablement fournies dans le livre XXXIV. Pour ces régions, je propose un tracé hypothétique (fig. 6, en pointillé), en tenant compte des connaissance acquises dès avant Polybe par la géographie hellénistique : par exemple le cap Sacré, dont Éphore connaissait l'existence aux dires de Strabon (III 1, 4).

## Annexe 3. Strabon

• L'Ibérie ressemble à une peau de bœuf orientée est-ouest, dont on supposerait la partie cervicale placée à l'est. Elle est bordée à l'est par la chaîne des Pyrénées qui est orientée nord-sud ; au sud, jusqu'aux Colonnes, par la Méditerranée, puis jusqu'au cap Sacré par la mer extérieure ; à l'ouest et au nord par la mer extérieure (II 5, 27 et III 1, 3).

• La plus grande longueur de l'Ibérie est proche de 6000 stades, sa plus grande largeur de 5000 stades (II 5, 27 et III 1, 3) ; « de la Pyréné au côté occidental, abstraction faite des détours des trajets routiers, la longueur de l'Ibérie tout entière ne dépasse pas 6000 stades » (II 4, 4).

• Du parallèle qui passe par Rhodes et par les colonnes d'Héraclès au fond du golfe Galatique (c'est-à-dire à Narbonne), 2500 stades (II 5, 8). Du détroit de Sicile aux Colonnes, par mer, 12 000 stades (II 4, 3).

• À l'est des Pyrénées, un isthme de moins de 3000 stades sépare les deux golfes Galatiques (II 5, 28, III 1, 3 et IV 1, 14). À l'ouest, l'isthme Ibérique est moins étroit, car les golfes sont moins profonds de ce côté (III 1, 3). La route de Tarraco à l'Aquitaine par Pompaelo mesure 2400 stades (III 4, 10).

• Des Pyrénées aux Colonnes, par l'intérieur des terres, 4000 stades ; en suivant la côte, 6000 stades qui se décomposent ainsi : des Pyrénées à l'Èbre, 1600 ; de l'Èbre à Carthago Nova, 2200 ; de Carthago Nova aux Colonnes, 2200 (III 4, 1).

• De Numance à Caesaraugusta, 800 stades (III 4, 13).

• Des Colonnes au cap Sacré, « environ 3000 stades » (II 4, 3). De Calpé à Gadès, 750 stades (III 1, 8) ; de Gadès au cap Sacré, « moins de 2000 stades » (III 1, 9)[154].

• Existence d'un golfe, où se trouve Gadeira, entre Calpé et le cap Sacré (II 4, 8) ; et d'un autre golfe entre le cap Sacré et le cap Barbarium (III 3, 1).

• La partie de la Turdétanie que traverse le Bétis est un carré de 2000 stades de côté (III 2, 1).

• Le Bétis prend sa source dans une montagne proche de Castulo (III 2, 11). Distances en remontant le Bétis : 500 stades jusqu'à Hispalis, 1200 jusqu'à Cordoue (III 2, 3).

• « Le point le plus occidental de la terre habitée est le cap d'Ibérie qu'on appelle Sacré. Ce cap est situé à peu près sur la ligne qui passe par Gadeira, les Colonnes, le détroit de Sicile et Rhodes » (II 5, 14).

[154] Il y a incohérence entre le chiffre du livre II et ceux du livre III. J'ai donné la préférence à ces derniers, qui s'accordent mieux avec le autres mesures de distance.

• Le côté ouest, du cap Sacré au cap des Artabres ou cap Nérion, est à peu près parallèle aux Pyrénées (III 1, 3).

• « Du cap Sacré jusqu'au pays des dénommés Artabres, on se dirige vers le nord en gardant la Lusitanie à sa droite ; puis tout le reste du trajet se fait vers l'est, formant un angle obtus, jusqu'aux promontoires de la Pyréné qui finissent dans l'Océan » (II 5, 15).

• Le Tage coule vers l'ouest, l'Anas et le Bétis d'abord vers l'est, puis vers le sud (III 1, 6 ; III 3, 1). Énumération des fleuves de la Lusitanie (III 3, 4).

• La Lusitanie mesure 3000 stades en longueur (du nord au sud), « beaucoup moins » d'est en ouest (III 3, 3).

## Annexe 4. Pline l'Ancien

• La chaîne des Pyrénées s'étend du sud-est au nord-ouest, *ab exortu aequinoctiali in occasum brumalem* (IV 110) ; elle est prolongée aux deux extrémités par un cap (III 30).

• Des Pyrénées au *pr. Magnum*, au moins 1250 milles (IV 114) ; circuit complet de l'Hispanie, d'une extrémité des Pyrénées à l'autre : 2924 ou 2600 milles[155] (IV 118).

• De la Vénus des Pyrénées au fleuve Ticer (près d'Emporion), 40 milles (III 22).

• Dimensions de la Citérieure : longueur 607 milles, des Pyrénées à Castulo (et un peu plus par la côte) ; largeur 307 milles, de Tarraco à Oiarso. Au pied des Pyrénées, la Citérieure « se resserre en coin entre les deux mers » ; vers l'ouest elle s'élargit et fait plus que doubler de largeur à la frontière de l'Ultérieure (III 29).

• Cours de l'Èbre : 450 milles (III 21) ; des sources de l'Èbre à *Portus Victoriae*, 40 milles (IV 111).

• De Dianium à Carthago Nova, 700 stades (III 76).

• Anciennes dimensions de la Bétique jusqu'à Carthago Nova, d'après Agrippa : 475 x 258 milles (III 16). « Aujourd'hui » sa longueur est de 250 milles de Castulo à Gadès, et de 275 milles de Murgi à Gadès par la côte ; sa largeur, de Carteia à l'Anas par la côte, est de 234 milles[156] (III 17). En notant que la ligne allant du détroit à l'embouchure de l'Anas représente la largeur de la Bétique, Pline indique on ne peut plus clairement que le côté occidental de l'Hispanie commence au sortir du détroit.

• Dimensions du détroit : largeur 5 à 10 milles entre Mellaria et le cap Blanc, longueur 15 milles (III 3). Traversée de Baelo à Tingis, 30 milles (V 2).

• Du détroit à Gadès, 75 milles (IV 119).

---

[155] Respectivement d'après Agrippa et Varron selon D. Detlefsen, *Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte des Agrippa*, Berlin, 1906, p. 24.

[156] Cette mesure excède de 57 milles la somme des distances données par ailleurs entre l'Anas et Gadès (102 milles, IV 116) et entre Gadès et la bouche du détroit, *ostium freti* (75 milles, IV 119). Deux solutions sont possibles : expliquer la disparité des mesures par des sources différentes (Agrippa pour la mesure globale, Varron pour les mesures partielles), ou considérer que la longueur du détroit lui-même était de l'ordre de 57 milles. Cette dernière hypothèse impliquerait que Pline avait du détroit la même conception que Mela (II 6, 96) et Ptolémée (II 4, 5) qui le prolongent à l'ouest jusqu'au temple de Junon (cap Trafalgar). Ce n'est pas ce que l'on peut déduire de deux passages du livre III où Pline limite assez clairement le détroit à la zone comprise entre Mellaria et Calpé, sur une longueur de 15 milles (III 3 et III 7). Dans l'obligation de faire un choix, je n'ai pas tenu compte des 234 milles d'Agrippa, parce que cette mesure est celle qui s'accorde le moins bien avec l'ensemble des données chiffrées présentées par Pline.

• De Gadès à l'Anas, 102 milles ; de l'Anas au cap Sacré, 126 milles ; du cap Sacré au Tage, 160 milles ; du Tage au Durius, [200 milles[157]] ; du Limaea/Oblivionis au Minius, 200 milles (IV 115-116, d'après Varron).

• Le *promunturium Sacrum* fait saillie à peu près au milieu du côté occidental de l'Hispanie ; de là jusqu'au milieu des Pyrénées, d'après Varron, 1300 milles[158] (IV 115).

• Dimensions de la Lusitanie augmentée de la Galice et de l'Asturie : 540 x 536 milles (IV 118, d'après Agrippa).

• Le *promunturium Magnum* forme une avancée de 60 ou 90 milles (IV 114).

• Le *promunturium Artabrum* forme l'angle nord-ouest de l'Hispanie : *illo finitur Hispaniae latus et a circuitu eius incipit frons* (IV 113). Pline affirme en même temps que les *pr. Artabrum*, *Magnum* et *Olisiponense* sont un seul et même lieu, prétendant corriger ainsi l'erreur de ses prédécesseurs[159]. Mais c'est évidemment lui qui se fourvoie : le cap des Artabres, situé en Galice et qu'on identifie soit avec le cap Touriñán, soit avec le cap Finisterre, est très éloigné du *pr. Magnum* ou *Olisiponense* (cap Roca, près de Lisbonne)[160]. Résultat cartographique de cette confusion : Pline place beaucoup trop au sud, près de l'embouchure du Tage, l'angle nord-ouest de l'Hispanie, et fait du Durius un fleuve de la côte nord de l'Hispanie, en contradiction avec d'autres auteurs qui utilisent pour l'essentiel les mêmes sources que lui[161], en contradiction aussi avec les dimensions qu'il prête lui-même, d'après Agrippa, à la Lusitanie augmentée de la Galice et de l'Asturie. L' erreur est corrigée dans ma restitution graphique (fig. 8).

---

[157] Chiffre certainement erroné, peut-être dû à une confusion entre le mille et le stade ; il faudrait alors restituer 25 milles [Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius* (cit. n. 119), p. 263].

[158] Cette mesure de distance en ligne droite à travers la péninsule pose problème. Elle dépasse largement la somme des distances du parcours méridional, en grande partie côtier, dont Pline fait état par ailleurs (607 + 250 + 102 + 126 = 1085 milles) et qui devrait, en toute logique, être plus long que la médiane. Nous ne connaissons pas les chiffres de Varron pour la mesure du trajet Pyrénées-Gadès, mais il me paraît peu vraisemblable qu'ils fussent supérieurs de plus de 200 milles à ceux d'Agrippa, qui pour cette section est la source de Pline. On est donc en droit de se demander si le chiffre de 1300 n'est pas corrompu. Quoi qu'il en soit, une telle mesure serait incompatible avec l'ensemble des données fournies par Pline, d'après lesquelles on ne peut guère donner à la péninsule une longueur de plus de 1000 milles dans le sens est-ouest.

[159] *Nat. Hist*. IV 114, à propos des ethniques *Artabres* et *Arrotrebae*.

[160] A. Schulten qualifie l'erreur de Pline de « *ungeheuren Lapsus* » (*Iberische Landeskunde. Geographie des antiken Spanien. Band I*, Strasbourg-Kehl, 1955, p. 241).

[161] En particulier Strabon, II 5, 15 et Mela, III 7-8, pour qui le cap des Artabres (ou *Nerium*, ou *Celticum*) marque un changement de direction majeur entre la côte ouest et la côte nord de l'Hispanie.